

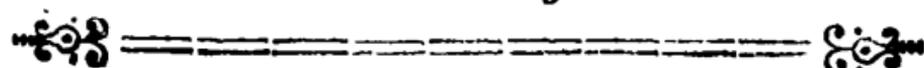
JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

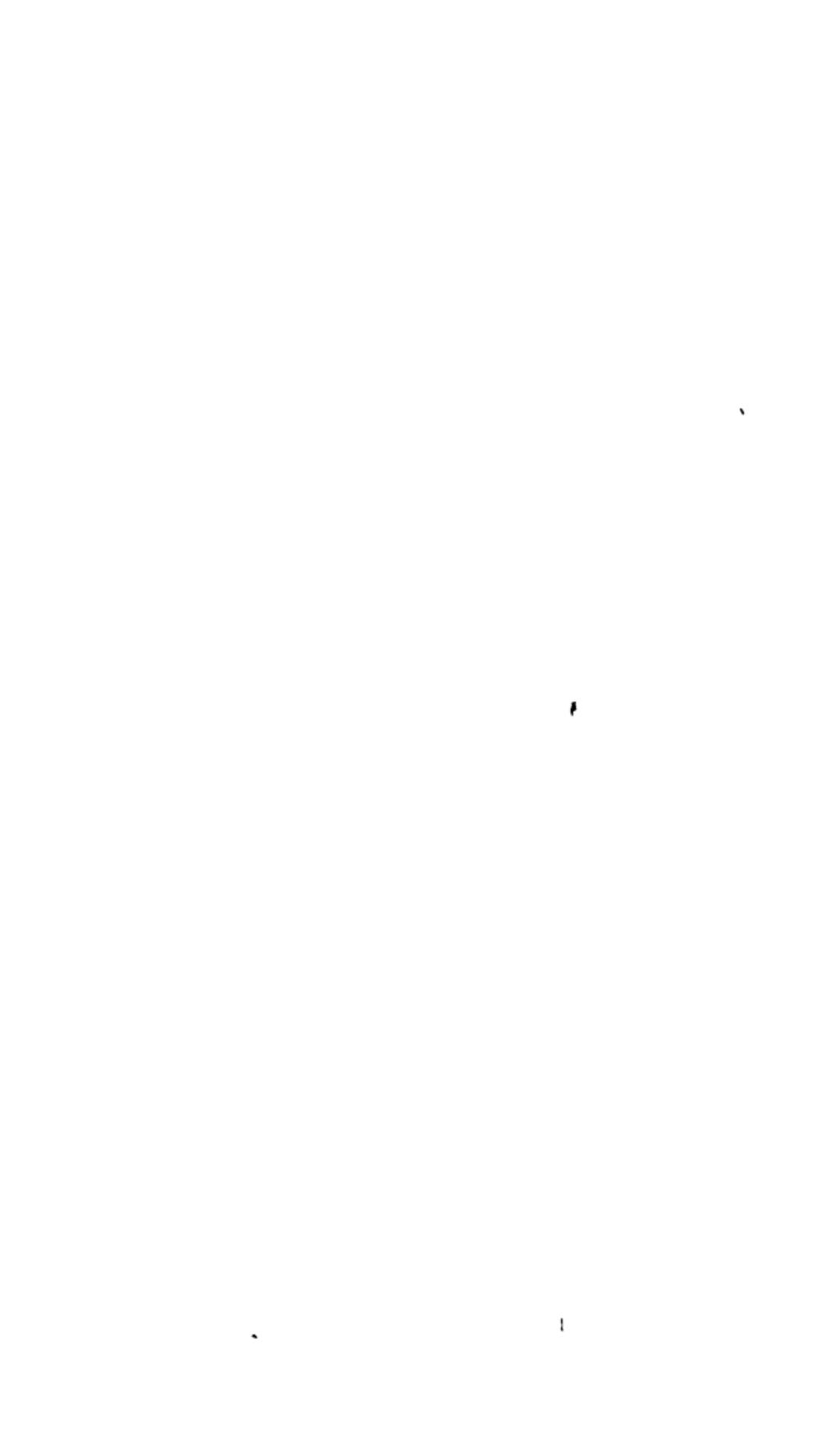
DEDIÉ AU ROI,
JANVIER 1755.

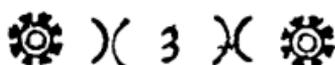


NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C L V.





JOURNAL HELVÉTIQUE,

JANVIER 1755.



REFLEXIONS

Sur la Prière du PSAUME XC. v. 12.

*Seigneur appren nous à bien compter nos jours,
afin que nous en aïons le Cœur sage.*

DAns le point de l'Année où nous nous trouvons présentement, les Chaires rétentissent de la Loi imposée à tous les Hommes de mourir, & de la nécessité de s'y préparer. Il me semble qu'il ne seroit pas mal, que les Ouvrages Périodiques, qui paroissent tous les Mois, s'en occupassent aussi, & que dans la conjoncture où nous nous rencontrons, ils devinssent les Echos des Prédicateurs, pour nous rafraichir la mémoire, de ces Moralités importantes, que nous oublions si promptement. Il est vrai que ce sujet ne plaît pas à tout le monde, mais dans ce cas-ci, l'utilité doit l'emporter

ter sur l'amusement. J'ai oui depuis peu de tems de bons Sermons sur le Texte que l'on voit à la tête de cet Article. Je vai tâcher d'en rapeller les plus beaux endroits, en suppléant quelquefois ce que ma Mémoire aura laissé échaper.

Le Psalmiste demande à Dieu, *qu'il lui aprenne à bien compter ses jours*. Ce Compte consiste à se bien convaincre de la vanité de la vie humaine, de sa briéveté & de sa fragilité. Ce sont là les deux grands Articles de ce Compte.

A cet égard nous tombons dans l'un ou l'autre de ces défauts, ou nous ne comptons point, ou nous comptons mal. Il n'y a pas long-tems qu'on a ataqué dans le *Journal Helvétique* ceux qui écartent autant qu'ils peuvent, la pensée de la fin de leurs jours. Il n'est pas nécessaire d'y insister présentement.

Ceux qui ne pensent point du tout à la Mort ne sont pas le grand nombre. Nous nous disons bien la plûpart, que nous ne sommes sur la Terre que pour un certain tems, mais nous nous faisons continuellement illusion, sur la durée de nôtre vie. Il n'est pas rare de voir des gens qui se flatent, qu'ils vivront autant que l'on peut vivre.

Il est vrai que l'on n'en vient pas tout d'un coup à porter si loin ses prétensions. Cela

se fait ordinairement par degrés. Un jeune Homme se contente d'abord d'aspirer à devenir un jour un Homme fait. Quand il est parvenu à l'âge viril, il se flate alors d'atteindre la Vieillesse. Enfin est on parvenu à ce dernier Age, touche-t-on déjà aux bornes naturelles de la vie de l'Homme, marquée dans ce Psaume, a-t-on même ces quatre vingt ans accomplis, que la Nature n'accorde que par un privilège assez rare, on essaie de reculer encore un peu ces limites.

Quoi que ce soit là la plus longue durée que nôtre Psaume assigne à la vie de l'Homme, cela, dit-on, doit s'entendre avec quelque latitude. On a dans sa Famille deux ou trois Parens, dont la Vieillesse a été encore plus longue. Ils ont vécu jusqu'à quatre vingt & dix ans. On s'arrête à ces exemples, on les cite avec plaisir, & la conclusion secrète, c'est que nous pourrons bien vivre autant que quelques uns de nos Ancêtres.

On va même fouiller dans l'Histoire, pour y trouver des Homes qui'ont vécu un Siècle entier & au delà. On fait leur nom & leur Patrie. On se met souvent sur le chapitre de ces Vieilleses privilégiées. C'est là une matière favorite, & ceux qui connoissent un peu le Cœur humain savent ce que cela veut dire.

La Vieillesse la plus décrépite espère qu'elle pourra bien vivre encore une Année. Apres celle la on s'en promet encore une autre. C'est ainsi que ceux qui sont sur le bord de la fosse, sont ingénieux à se tromper; c'est ainsi qu'ils trouvent le secret de se promettre une espece d'immortalité.

Que l'on rentre bien en soi-même, & l'on trouvera que chacun essaie de se persuader, qu'il passera les bornes étroites que la Nature a données à la vie humaine. Il est vrai que cela ne se dit pas tout haut & formellement. C'est une espérance secrète, qui demeure cachée dans le fond du cœur, & qui nous dit tout bas, que nous irons aussi loin que les Homes peuvent aller.

Voici l'idée qu'un habile Prédicateur nous a donnée de la briéveté de la vie humaine. La vie passe avec une telle rapidité, que quelque âge que l'on ait, à peine s'aperçoit on d'avoir vécu, quand on est près de mourir. Le tems trop court n'a pas permis de consommer une affaire ébauchée, d'achever une fortune comencée, d'établir une Famille naissante. Voilà ce qu'on entend tous les jours dans le monde. Or quelle conséquence en tirent ceux, qui survivent aux regrets du Mourant, sur la caducité d'une vie qui lui a si tôt échapé? Que la Mort est bien

bien éloignée d'eux. C'est au moins la première pensée qu'on fait alors pour se rassurer.

Voici comment un autre Moraliste nous a décrit la vie humaine. Il faut d'abord retrancher des jours de l'Homme ces premières Années où l'Ame est assise sous des organes à peine formés. Est-ce une vie que l'état de l'Enfance imbécile? Otés encore de notre durée les jours qui, par l'usage qu'on en fait, doivent être considérés comme nuls, Amusemens frivoles. Mettés en suite à l'écart tout le tems qui est nécessaire pour remplir les fonctions de la Vie animale. Je suis épouvanté quand je pense à quoi se réduit un jour de vingt quatre heures, lors qu'on en retranche les heures du sommeil, les heures de la nourriture, celles d'une récréation indispensable.

Nôtre vie est non seulement courte, elle est encore fragile, & c'est ce que nous ne voulons pas mettre en ligne de compte, c'est en quoi nous faisons une autre erreur de calcul.

Ce n'est pas assés de regarder nôtre Corps come une Maison d'argile, qui tombe en ruine après avoir duré quelque tems. Outre le débris qui cause chez nous la longueur des années, cette Maison est encore sujette à être

détruite par divers accidens, soit du dedans, soit du dehors. C'est trop dire que de comparer nôtre vie à un Edifice. Il faut se contenter de la regarder, avec l'Auteur de ce Psaume, come une Plante, une Fleur, dont la durée est toujourns très courte, mais qui est encore exposée à divers accidens *. Tantôt cette Fleur est piquée par un Ver, ou desséchée par un Vent brulant, tantôt elle est emportée d'un coup par la Faucille.

Voilà l'image de nôtre Corps. C'est une Structure si délicate, que la vie ne tient presque à rien. On a remarqué que ceux qui ont le mieux étudié le Corps humain font ceux qui craignent le plus, quand ils sont malades. Ils sont surpris, qu'une Machine si composée & si fragile, puisse seulement être quelques jours en bon état, & sans qu'il s'y dérange quelque chose. Nôtre grande erreur de calcul c'est donc de nous figurer, que nous serons plus privilégiés que ceux que nous voïons mourir tous les jours à nos côtés.

Il est vrai, que quand nous perdons des Parens & des Amis, nous sommes forcés de faire quelque retour sur nous mêmes. La mort d'une Personne qui nous étoit chère nous frappe, nous saisit, sur tout si c'est une

mort

* Ps. XC. 6.

mort subite , qui nous l'a enlevé. Mais pour nous rassurer , nous cherchons promptement quelque cause de cette mort , qui ne puisse pas nous convenir. Le Défunt étoit d'un tempéramment délicat , il ne s'est pas assez ménagé , & il a abusé de sa Santé. La véritable cause de sa mort est toujours quelque chose qui ne nous regarde pas.

Pour bien compter ses jours , il faut donc mettre à leur juste valeur ces deux articles de la Vie humaine, sa Briéveté & sa Fragilité. Un Home qui a fait come il faut un 'Compte de cette importance , bien loin de se flater de l'espérance chimérique de parvenir à une extrême Vieillesse , se regarde come pouvant mourir à toute heure. La conclusion de ce Calcul, c'est que la Mort peut l'enlever à tout moment. J'entreprends une telle affaire , se dit-il à lui même , mais peut être que je n'en verrai pas la fin. Je comence la journée , peut être ne la verrai-je pas finir , peut-être ne verrai-je pas celle qui doit suivre. Quand il se couche , il se dit de même , que peut-être il ne se levera plus. Il regarde le Someil come une figure de la Mort , & il n'ignore pas que bien des fois l'image a fait place à l'original. Il se représente quelquefois , qu'il est déjà dans son lit de Mort , & il revêt les sentimens qu'il aura , quand il faudra quitter la
Terre

Terre. Dans tout ce qu'il entreprend, il se demande à lui même, Quel jugement ferai-je d'un semblable dessein à ma dernière maladie? Ce que je me propose aujourd'hui me donnera-t-il alors du trouble ou de la consolation? Voilà comment ce Compte, quand il est bien fait, influe sur la Conduite & sur les Mœurs; il nous rend *le Cœur sage*. C'est aussi là le bon effet que le Psalmiste en atendoit.

On attribue à *Socrate* d'avoir dit, que la Méditation de la Mort est la véritable Philosophie. Voilà donc le plus sage des Grecs à l'unisson avec le Psalmiste, car la Philosophie est l'amour de la Sagesse, sa recherche; c'est ce que signifie ce mot.

La Sagesse se prend ordinairement pour la Prudence. Un Home sage est un Home qui entend ses véritables intérêts, qui conoit le prix de chaque chose, & qui fait préférer ce qui mérite le plus notre estime. Il n'y a que la pensée de notre fin, qui puisse bien nous donner cette Sagesse. Quand on se place dans un lit de mort, c'est là le véritable point de vue pour bien juger des objets. Alors toutes ces idées chimériques du monde & de sa prétendue félicité s'évanouissent, & on ne prend plus l'ombre pour la réalité. On sent ralentir son ardeur pour tout ce qui est périssable.

Mais

Mais la principale fonction de la Sagesse, c'est de régler nos Passions. Un Cœur sage, c'est un Cœur exempt de mauvaises inclinations. Or la pensée de la Mort est le Souverain remède contre les Passions. déréglées. C'est là le frein le plus propre à les réprimer, & à en arrêter l'impétuosité & la violence. Le compte de nos jours doit amortir nôtre orgueil, modérer nôtre ambition, nôtre avarice, nôtre goût pour la volupté, nos desirs de vengeance, & tous nos autres mauvais penchans. C'est ce qu'on a fait voir fort en détail, dans le Journal Helvétique, il n'y a pas long-tems*.

Ajoutons que la pensée de la Mort peut encore nous rendre sages, en nous guérissant de nos craintes, de nos inquiétudes, & en nous donnant de la fermeté pour soutenir les maux qui nous arrivent. Il n'y a qu'à bien compter ses jours, pour ne se laisser point abatre à l'adversité.

Un Homme a perdu la plus grande partie de son Bien. Il s'afflige, il s'inquiète, il envenime ses plaies. Il se figure qu'il aura à lutter contre la misère une longue suite d'années. S'il pensoit bien que peut être il a très peu de tems à vivre, il s'affligeroit moins.

Voici comment on doit raisonner, quand
on

*. Pensées sur la Mort, Journ. Helv. Déc. p. 513.

on est affligé. Cette perte de Biens, que le malheur des tems m'a attirée, est fâcheuse il est vrai. La Maladie que j'essuie me met dans une situation des plus tristes, l'injustice que l'on me fait, est criante. Mais la vie est si courte, qu'on ne doit pas s'affliger de ce qui est renfermé dans un si petit espace. Bien-tôt je serai délivré de toutes mes peines. Dans le calcul d'un Home qui a bien compté ses jours, tout ce que l'on a à souffrir sur la Terre, n'est après tout, qu'une légère affliction, qui ne fait que passer.

C'est donc une excellente Ecole que celle de la Mort. Elle nous apprend à ne pas nous enivrer de nôtre prospérité, & à ne pas nous laisser acabler par l'adversité. La Mort peut donc être regardée come un habile Maître de Morale, come un excellent Directeur. Que de Cas de Conscience se décideroient à la faveur des Lumières que nous en pourrions tirer ! Le mal est que les Homes ne suivent pas assés ses Conseils. Quel seroit donc le moïen de doner plus de poids à ses instructions ? L'Auteur de ce Psaume croit qu'il faut pour cela s'adresser à un Maître supérieur, qu'il faut aller à la Source de la Lumière & de la Sageffe. Il croit qu'il faut recourir à Dieu lui même. *Appren nous à bien compter nos jours*, lui dit-il.

D'abord il y a lieu d'être surpris, de trouver ici une Prière pour être éclairé sur la brièveté de la vie humaine & sur sa fragilité. Ce n'est point là une de ces vérités surnaturelles que nous ne pouvons connoître que par la Révélation. Combien de voix qui nous prêchent continuellement le peu de fond que nous devons faire sur la vie ! Au dedans & au dehors, ce que nous sentons & ce que nous voions, la Raison & l'Expérience, nous en disent assés : Nos propres infirmités, l'exemple de tant de nos semblables, que nous voions mourir tous les jours, nous parlent clairement là dessus. Quand nous acompagnons quelqu'un dans un Cimetière, que faisons nous autre chose, qu'y aller marquer nôtre place ! Il semble donc qu'il n'est pas besoin de perdre de vüe la Terre, pour savoir que nous mourrons, & que nous pouvons mourir à tout moment. Nous n'avons qu'à regarder la poudre, que nous foulons aux piez, pour nous souvenir que nous sommes poudre.

Vous dites que c'est une chose d'expérience, que tous les Homes meurent, & sont souvent emportés par la Mort, d'une manière imprévüe, & nous, nous disons, que c'est aussi une chose de fait, que la plupart de ceux qui en sont témoins y sont très

peu

peu d'attention. Nous avons beau voir des morts fréquentes, nous ne nous disons pas, come nous le devrions, que ce qui vient d'arriver aux autres, nous arrivera bientôt à nous mêmes. Il n'y a ni détours, ni subterfuges, que nous ne mettions en œuvre pour nous cacher cette vérité humiliante. Il est donc nécessaire de demander à Dieu, qu'il dissipe ces illusions, & qu'il nous ouvre les yeux sur un article si intéressant.

Il est vrai que nous sommes quelquefois émus de la mort de certaines personnes avec qui nous avions des relations étroites. Si c'est un Parent où un Ami à peu près de notre âge, qui soit mort entre nos bras, l'impression en est fort vive. Nous començons alors à regarder notre propre vie come peu assurée. Nous prenons la résolution de nous détacher de la Terre, pour ne penser plus qu'à notre Salut. Mais tous ces bons desseins s'évanouissent bien-tôt. Après avoir ouvert foiblement la paupière, come une personne que l'on réveille, nous l'avons refermée un moment après, & nous sommes retombés dans notre assoupissement. Il ne faut donc pas moins que le secours d'enhaut, pour nous tirer de ce dangereux Someil.

Si nous voions la Mort exercer à nos côtés son funeste empire, si nous sommes témoins
d'u-

d'une mortalité, qui enlève des Familles entières, nous n'y pensons qu'avec frayeur, nous craignons pour nous memes, & nous en paroissions consternés. Mais le mal a-t-il un peu diminué, on trouve bientôt le secret de bannir de son Esprit ces images tristes, & de se dissiper come auparavant. Nous devons donc prier Dieu, qu'il fixe à cet égard la légéreté de nôtre Esprit, qu'il nous rende bien présens des exemples si frapans, & que l'impression en soit durable.

Mais la grande raison pourquoi l'Auteur de ce Psaume implore le secours de Dieu, dans cette occasion, c'est qu'il ne s'agit pas simplement ici de bien compter ses jours, & de s'imprimer profondément dans l'esprit le résultat de cette suputation. Il ne seroit pas nécessaire de se tourner du côté du Ciel, pour n'avoir là dessus que de simples spéculations. Il s'agit d'une conoissance éficate, qui influe dans nôtre conduite, & qui nous rende gens de bien. Le but de cette Prière, c'est donc de demander à Dieu de nous aprendre à compter si bien nos jours, *que nous en aïons le Cœur sage.* Nous avons par tout des leçons du peu de fond que l'on peut faire sur la vie, mais il ne paroît que trop, par l'expérience, qu'elles, ne sont pas suffisantes pour nous guérir de nos Passions.

Croi-

Croiroit-on même, que dans certains cas, la Mort des autres ne sert qu'à les rendre plus vives.

Rien ne devoit être plus propre à ralentir notre Ambition, que la Mort de ceux qui occupent les premiers postes dans l'Etat. Cependant, on voit ordinairement que le contraire arrive. Qu'une dangereuse Maladie attaque une personne publique, dont l'emploi pourroit nous convenir, que ce Magistrat soit menacé d'une mort prochaine, c'est ce qui allume notre ambition, bien loin de l'éteindre. Ces exemples de la foiblesse humaine ne déconcertent point nos projets d'élevation, ils n'en font que plus vifs & plus ardens.

La Mort d'un Père est encore une grande Leçon de Sagesse pour son Fils. Il y voit d'une manière fort touchante, ce qu'il deviendra lui même un jour. Mais il est fort rare, que cet exemple amortisse nos Passions. Au contraire, nous pensons uniquement alors à la facilité, que cette Succession va nous donner pour les satisfaire. Bien loin qu'un jeune-Homme, qui vient de voir mourir son Père, en conclue qu'il faudra aussi qu'il meure à son tour, loin de régler là-dessus sa Conduite, il comencera dès lors à prendre des mesures, pour bien tirer
part

parti de la vie. Quand en conséquence de ce Plan, vous le verrez dans la suite plongé dans la Volupté, vous lui direz, pour le ramener, que la Mort peut l'enlever quand il y pensera le moins. Rien de plus fort, rien de plus pressant, pour le faire rentrer en lui-même. Mais si vous voulez connoître toute la perversité du cœur humain, écoutez sa réponse. Si nos jours passent si vite, il faut donc incessamment jouir de la vie, vous dira-t-il.

La Raison dit, la Vie est courte, hatons nous de bien vivre & d'aquérir les Vertus qui nous manquent. La Passion tient un autre langage: La vie est courte, hatons nous de nous satisfaire, dit-elle. Non seulement la vie est courte, elle est encore mêlée de misères & de chagrins; nouveau motif pour ne rien perdre des plaisirs qu'on peut goûter.

La pensée de la Mort est fort propre à refroidir nôtre ardeur, pour les plaisirs défendus. Cependant il y a eû, dans tous les Siècles, des Homes sensuels; qui en ont fait un Motif pour se plonger encore plus dans la Volupté. Faisons bone chère, tirons incessamment parti des plaisirs de la Table, nous ne savons pas si nous serons en vie le jour suivant. *Mangeons & buvons, car demain*

Journal Helvétique

s mourrons. Isaïe & St. Paul nous apprenent, qu'on faisoit déjà ce raisonnement de tems.

Ce n'est pas seulement une Jeunesse folle évaporée, qui conclut de ce Principe le traire de ce qu'il en faut conclure. Vous entendrés encore faire un raisonnement aussi gulier, à des gens qui veulent passer ir avoir beaucoup de prudence. Rien ne roit tant réfrôidir la passion pour les Risques que la pensée de la Mort; mais la Loque des Avarés conclut bien diféremment. vie est courte, disent-ils, il faut donc réer sa briéveté, par un redoublement d'ambition à gagner du bien. Puis que nous sommes pas pour long-tems sur la Terre, faut mettre le tems à profit.

Voilà coment nos Passions cherchent quelquefois à s'autoriser par les mêmes raisons qui roient les éteindre. Puis donc que nous vertifions ainsi les remèdes en poisons, t bien nécessaire de recourir au grand decin, afin qu'il nous rende celui-ci salutaire. *Apren nous, Seigneur, à bien compter jours, afin que nous en aïons le Cœur sage.*



LE SPECTATEUR

DES INTERESSES,

XV. DISCOURS.

J'ai dit quelque part , que j'avois des Mémoires sur *Toral* Philosophe : Voici une de ses Méditations : Je l'ai un peu habillée à la moderne : Ce qui s'écrivoit il y a trois mille Ans , n'est pas propre à se montrer , tel qu'il est , dans nôtre Siécle.

* *Nox erat ; & placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras , sylvaque & leva quierant
Equora : quum medio volvuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager : pecudes , pictaque volucres,
Quaque lacus late liquidos , quaque aspera dumis
Rura tenent , somno posita sub nocte silenti
Lentabant curas , & corda oblita laborum.*

ÆNEID ; L. IV. 523. & 1.

La Mort m'avoit enlevé une Epouse adorée. En vain pour surmonter la force du mal,

B 2

qui

* La Nuit avoit couvert la Terre de ses voiles sombres ; le tranquille Sommeil exerçoit en tous lieux son Empire : Les Étoiles avoient fait la moitié de leur course : Un silence profond régnoit sur les Campagnes, sur les Forets & sur les Eaux ; les Troupeaux , les Bêtes farouches , les Oiseaux & les Poissons , étoient plongés dans le calme , & dans l'oubli de leurs peines.

qui l'avoit atteinte, avois-je employé tous les Trésors qu'une longue étude de la Nature m'a ouverts. Déjà depuis dix Lunes, *Fatmé* avoit été frappée à mes côtés : Chaque jour avoit acru mes regrets. Le moment où elle me fût ravie, détaché de la Chaine du Tems & arraché aux ténèbres du passé, s'étoit fixé dans mon Cœur. Je la demandois le matin à l'Aurore ; le Soleil se levoit sur ma douleur, & la Nuit revoioit chaque fois un Infortuné.

* *Couché dans un Lit désert*, l'inquiétude étoit allise à mon chevet ; les Soucis rongeurs voltigeoient autour de ma tête, & éloignoient de mes yeux le Sommeil. Je crus trouver un soulagement à mes maux, en les portant en d'autres lieux. Je descendis dans mes Jardins, & les traversant avec rapidité, je m'enfonçai dans un grand Parc qui les terminoit. Mille Etoiles brilloient dans les Cieux : Comme, dans un jour de Combat, les Soldats ferrés les uns contre les autres s'avancent lentement en gardant leurs Rangs, elles glissoient majestueusement le long de la Voute azurée. Ici le Cristal d'une Rivière, qui coule avec un doux murmure, les multiplioit & leur prebit de nouveaux feux ; là d'antiques Ormeaux me déroboient

* Mr. H**** fait l'Arabe. Voici ma preuve. Il a mis dans son Epitre à Mariane la Phrase que voici.

la vuë de la Lune, qui laissoit à peine échaper au travers des Feuilles, quelques rayons d'une lumière pâle & tremblante. Coment peindrai-je les mouvemens qui m'agitèrent alors? Une secrette horreur s'empara de mon Ame; un froid mortel coula dans mes Veines; mille Idées se précipitoient dans mon Esprit; Semblables aux flots d'une Mer agitée, elles se heurtoient, s'entrechoquoient, se repousoient successivement, & se détruisoient par leur nombre & par leur vitesse.

Quand ces nuages se furent afaissés par leur propre poids, je considerai d'a bord ces Flambeaux de la Nuit. Ils sont, dis-je, les mêmes qui éclairoient l'âge de nos Pères; mille Générations ont passé, & ils subsistent encore; Ils conoissent l'Orbite qui leur a été assignée, & ne s'en écartent point: Il la parcourent, ils disparoissent, & déjà ils fournissent une nouvelle carrière. Mais nous exhalons nos Années, elles fuient & ne reviennent plus. Je comparai ma durée à l'Eternité, & mes Idées furent englouties dans ce vaste océan. Je la comparai à ces milliers de Siècles, que nos Pères nous ont dit s'être écoulés, depuis que la Terre sortit du sein des Eaux; les rapports s'éloignèrent, à mesure que les nombres augmentèrent; je vis que nous ne faisons que nous

montrer à l'Univers : Un nuage se forme aux extrémités de l'horizon, il renferme le trépas ; un foible Vent le pousse de notre côté, il l'entr'ouvre, & déjà nous ne sommes plus.

Cependant l'Enfant qui comence sa carrière la croit éternelle : Le jeune Home n'en voit le terme que dans un profond éloignement : Bien-tôt Home fait, il compte par années le tems qui lui reste. Le Vieillard, au bord du Tombeau, compte par mois par jours, & par heures, come si leur durée étoit plus longue, à mesure que leur nombre diminue. Insensé ! la Mort se rit de ses calculs ; elle compte de son côté ; il la croioit encore éloignée, & déjà elle l'a couché par terre.

Il en est peu qui parviennent à ce dernier terme. Ici sont couchés ceux qui furent ôtés dans l'enfance du milieu des Homes : Tendres Fleurs, que le Zéphire renversa au moment qu'elles venoient d'éclorre : Ils n'ont pu résister aux coups les plus foibles, les principes de leur vie ont été éteints dans leur source, leur nombre est celui des feuilles, qui tombent aux aproches de l'Hiver.

Au dessus d'eux sont ceux que des Maladies aiguës précipitèrent dans la nuit éternelle. Mille Portes différentes les conduisirent

rent au Tombeau. Mille Maux occupent mille Entrées, & chacune d'elles est toujours remplie par la multitude. Plus haut sont ceux, que des coups imprévus renversèrent. Victimes d'un Fer meurtrier, consumés par les Flames, engloutis dans les Eaux, écrasés sous des Masses énormes ou brisés par leur propre chute, leur nombre est moindre que celui des premiers.

Enfin à leur tête, sont quelques Hommes favorisés du Destin : Les rides de la vieillesse ont sillonné leur Front; leurs Années se comptent par le nombre de leurs Cheveux blancs: Ils demeurèrent après les autres, pour dire d'eux à ceux qui devoient les suivre, *ils ont été.* Tu n'as point atteint leurs années; hélas! à peine vois-tu ton matin, *Fatmé!* *Fatme!*

Come celui, aux yeux duquel la bile teint les objets, les voit tous sous une même couleur; ainsi je raportoais tout à ma douleur, & ces idées que le Philosophe trouve en tous lieux, mais que la Nuit réveille avec plus de force, ne se peignoient à mon Ame, que par des ombres. Un point, me disois-je, sépare la Vie de la Mort, & cet espace, que mon Oeil faisoit à peine, est encore partagé par le Semeil. Quel calme! L'Univers est-il donc rentré dans le néant, & les objets qui

m'environent ne sont-ils qu'un prestige d'une Imagination échauffée ? Va, vante ta grandeur Home aveugle ; dis que tout a été fait pour toi ; fais servir toutes les Créatures à satisfaire ta cupidité ; déchire les entrailles de la Terre , fouille dans ses abîmes pour en retirer un Métail imposteur ; qu'au travers des vastes Mers , les Pais les plus éloignés t'aportent leurs dépouilles ; asservi tout ce qui respire ; que le Taureau plie sa tête sous le joug ; que le Cheval superbe reçoive le Mords ; porte le Fer dans le sein de mille Animaux différents ; qu'ils trouvent chez toi leur Meurtrier & leur Tombeau : Ton règne est court , quelques heures s'écoulent à peine , & la Nature entière est vengée. Déjà toutes les Facultés de ton Ame perdent leur activité ; la Volonté n'exerce plus son Empire , l'Attention s'égare , la Mémoire s'afoblit , les Idées se troublent & se confondent. Déjà les Sens n'obéissent plus aux impressions étrangères ; d'épais nuages couvrent tes yeux , ta tête come une fleur qu'on a coupée , plie sous son propre poids : Monarque de l'Univers où es tu ? Je ne vois qu'une Masse privée de mouvement , à laquelle je préfère dans cet instant l'Insecte qui se traîne à peine ; je cherche l'Home dans l'Home même.

Bien-

Bien-tôt envisageant cette idée sous autre point de vûe ; le Soneil , dis-je , tient tous les Mortels sous son Empire. jeune Home, chez qui la Nature est dan force , & le Vieillard , dont le tems a cou le corps infirme , le Philofophe profond l'Idiot , duquel il dit, a-t-il une Ame ? Riche étoné de son opulence , & le Pau qui loge la misère & qui est uni à elle font également soumis. Ainsi les Homes repris le même rang , qu'ils ocupér quand ils couvrirent pour la première l la terre, & qu'ils auroient toujours conser s'ils n'eussent connu l'injustice , & tous crimes : Ainsi toutes les distinctions s'é nouissent, l'Home seul reste. Fils du nerre qui mettez un espace immense en vous , & celui qui n'a que sa vertu, c'est de un avantage que vous ne pouvez lui ôter , qui le raproche de vous malgré vous même

Ici sous un Toit rustique , le Labourer n'entend plus la voix de l'Exacteur inl main ; il brave ses menaces , & se rit de fureurs. Exposé pendant le jour aux arde d'un Soleil brulant , il a mérité , par travail pénible , les faveurs les plus p cieuses du soneil. La nature est épu chez lui , ses Facultés sont abaissées , Esprits se sont dissipés , il répare maintena

ses forces, dans un doux repos. Des Songes bienfaisants entrent dans sa Chaumière ; ils se placent en silence autour de lui, sous la forme la plus belle & se peignent à son Esprit. Orné de guirlandes, il lui semble conduire aux Autels une Jeunesse brillante, qu'il a invitée lui même à un Sacrifice solennel. Leurs pas suivent les loix d'une cadence noble & mesurée ; ils célèbrent par des Himnes le grand Esprit, qui anime cet Univers ; Une joie pure & naïve anime leurs Chants.

Là, sous des Lambris dorés, est ce Monarque qui faisoit trembler au son de sa Voix un peuple inombrable. Assis sur un Trône superbe, la Magnificence avoit tissé ses Vêtemens. Un Bandeau Royal ceignoit sa tête ; Mille Gardes, prosternés à ses pieds, touchoient la terre de leur Front, & voloient à sa parole. Ces Gardes l'entourent encore. Ils fixent leurs regards sur ses yeux, que le Sommeil a fermés, & sur lesquels ils n'osoient lever les leurs. L'éclat qui l'environtoit n'est point monté avec lui sur sa Couche. La vie & la mort sortoient de sa bouche ; sa vie & sa mort dépendent à présent de ses Esclaves, il ne sauroit repousser leurs attentats, il n'est plus qu'Homme. Je m'aproche, quel Spectacle ! L'inquiétude, la crainte, la terreur se mon-

mōntrent tour à tour sur son visage & y laissent des traces difformes. Semblable a un Home en proie aux ardeurs d'une Fièvre brulante, il s'agite sans cesse; une sueur froide coule le long de son Corps; ses genoux se heurtent avec violence; il ne respire qu'avec peine; des Cris affreux sortent de tems à autre de sa bouche. Grand Dieu! Que se passe t'il dans cette Ame? Des Spectres hideux le pressent; je les vois: Ils lui reprochent son intempérance, son luxe, sa tiranie: Un Glaive dégoûtant de Sang arme leurs Bras; ils le percent de mille coups; ils le jettent, encore plein de vie, dans une Fosse profonde & foulent sous leurs pieds la fange dont ils l'ont couvert. Il se réveille en sursaut. Ses regards égarés errent pendant long-tems çà & là, avec les marques de l'éfroï. Oh qu'il envie, à présent, l'état du Pauvre? Le Destin s'y oppose, ils doivent être heureux tour à tour.

L'égalité est donc rétablie pour quelque tems entre les Homes: Mais demain, quand le jour aura écarté ces Voiles; quand le Soleil paroitra au dessus de ces Montagnes, quelle Scène différente! La moitié du genre humain asservira l'autre; l'envie, la jalousie souffleront dans les Cœurs un noir poison & la vengeance aiguïsera ses Poignards. La

dis.

discorde appellera mille Monstres : A sa voix ils se précipiteront hors des Enfers ; ils s'éleveront avec elle dans les airs ; rassemblant sous leurs regards tous les Mortels , ils se les partageront entr'eux , & fondront sur leur proie a un nouveau signal.

Mais quels objets m'arrachent à ces idées ; Les Cieux se couvrent d'épaisses ténèbres ; elles m'assiègent de toutes parts ; la Nue s'ouvre ; un Trait de feu perce les Airs ; la clarté qu'il répand est horrible ; déjà il n'est plus , & je suis replongé dans l'obscurité.

Un silence profond règne sur toute la Nature : Des Oiseaux funèbres l'ont interrompu , leurs cris étoient lugubres , ils ont porté l'éfroi dans mon Cœur : Etoit-ce une erreur ? Tout se tait : En vain j'interroge les Créatures qui sont autour de moi , elles sont sourdes à ma voix.

Quels Rugissemens ont réenti à mes oreilles ? Des Lions terribles errent dans nos Champs , ils ont arraché une Brebis de sa Bergerie , ils la déchirent entr'eux. Ils se sont enfuis. Hélas de quelque côté que je me tourne , par tout je découvre des périls , qui menacent mes jours : Tous les Elémens conspirent contre moi : Les Bêtes férocés me regardent come leur pature , & je trouve au milieu des Hommes de nouveaux dangers.

Tout

Tout m'abandonne , tout me fuit, tout s'arme pour ma perte. Qui suis-je donc ? Quel est le but de mon être ? Quel ordre tiens je dans le plan de la Création ? Par quelles Loix ai-je été arraché au Néant ? Quelle Main m'a attaché à cette partie de l'Univers, plutôt qu'à d'autres Climats ? Pourquoi moi Existence a-t-elle été déterminée à ce point de l'Eternité, plutôt qu'à ceux qui l'ont précédé ? Au dedans de moi, come au dehors, par tout je ne vois qu'un Abime impénétrable.

Ces Réflexions m'avoient jetté dans le plus profond acablement, quand le calme comença à renaître dans mon Cœur. Une Voix se fit entendre à mon Ame agitée, elle disoit : *Il est un Dieu* : Ces Astres qui roulent sur ta tête, & voient des Espaces immenses dans leur course ; ces Masses inébranlables, qui portent leur Cime dans la Région du Tonnerre, te disent, *Il est un Dieu*. Tourne tes regards vers les vastes Déserts de l'Yémen* ; considère ces tourbillons d'une poussière épaisse ; regarde ensuite ce Vermisseau, qui se traîne à tes pieds dans des replis tortueux ; écoute ce qu'ils te disent : La Nature entière repète avec eux ces mots ; *Il est un Dieu* ; Il a donc créé toutes choses pour me rendre

heu-

* Dans l'Arabie heureuse.

heureux. Mais quel rapport ont avec moi la plupart des Etres ? Comment l'Animal indomté, qui fuit dans les Bois, ou l'Insecte qui se dérobe à mes regards, contribuent ils à ma félicité. Un voile sombre tombe de mes yeux ; je vois les ressorts qui font mouvoir toutes les parties de cet Univers ; un feu divin m'échauffe, & me presse de parler : Je cède au Dieu qui m'inspire.

Une Chaîne s'élève depuis l'Etre le plus abject, jusqu'à la Créature la plus parfaite ; Là elle est interrompue, & une espace immense demeure entr'elle & le Trône du Tout-puissant. Chaque portion est liée inviolablement à l'autre, par des Nœuds multipliés. A quelqu'endroit que vous ébrankiés cette Chaîne, le mouvement se comunique à toutes les parties. Plus violent dans celles qui sont plus près, il diminue à mesure, qu'il s'éloigne de son centre, & devient enfin insensible. L'Homme n'a que sa place, dans ce tissu merveilleux ; il ne le forme pas seul, & ne lui appartient pas d'avantage, que la Brute privée de raison. Tous les Etres existent séparément, & dépendent en même tems les uns des autres, quoi que les relations s'éloignent, & disparoissent à nos yeux : Chacun d'eux aide au bonheur comun, & a le sien qui lui est particulier, conforme à

sa nature & à ses facultés. Un même jour voit naître & mourir l'*Ephémère* * : Ses perceptions se suivent avec rapidité ; les Esprits se précipitent en foule dans ses organes ; chaque instant lui offre un Tableau différent ; chaque point du tems , excite chez lui une sensation nouvelle ; il est aussi heureux , par rapport à lui-même , que moi ; parce qu'il a joui autant de son bonheur. Toutes les Créatures glorifient donc leur Auteur ; & peut-être ne conois-je encore que le plus petit nombre de ces Êtres ! Peut-être que la moindre partie de la Terre que j'habite , renferme mille Habitans ! Peut-être que des millions de Mondes , roulent sur ma tête ! Peut-être cet Univers entier , n'est qu'un Atome qui flote , jouët des Vents , dans un Monde nouveau ! Que cette idée est grande ! qu'elle est digne de l'Esprit Souverain ! En vain mon Imagination s'élançe & se perd dans l'Infini ; ma Raison se tait , mais ne la condane pas.

Ainsi dans les veilles de la Nuit mon Cœur se livroit à ses pensées , quand l'Aurore vint ouvrir les portes de l'Orient , & chassa les ombres , qui se replièrent sur elles mêmes. Ici de vastes Campagnes ornées de Fleurs , ofrirent à mon œil étoné , un Tapis tissé des

cou-

* Espèce de Mouche qu'on voit dans l'Été le long des Eaux dormantes.

couleurs les plus vives : Un Cristal liquide, qui s'élevoit de la Terre, les couvrit, & réfléchit leur émail en mille façons différentes : Bientôt cette Rosée salutaire, attirée par la chaleur naissante du Soleil, répandit les trésors dont elle s'étoit chargée & remplit l'Air d'un parfum exquis. Là, sous un ombrage épais, mille Oiseaux firent entendre leurs Ramages, & célébrèrent le retour de la lumière. Je crus voir ce Spectacle pour la première fois. Il me sembloit, que tout le tems qui s'étoit écoulé depuis ma naissance étoit un Songe, & que je ne començois à vivre que dans ce moment. J'étois ému, atendri, des larmes délicieuses couloient le long de mes joues ; immobile, je doutois encore de mon bonheur, je craignois qu'il ne fût une illusion, que le souffle léger du Zéphire fait évanouir. Bientôt je m'aperçus, qu'il me manquoit quelque chose. Je vis des Homes ; ces Homes que je haïssois ! Je connus qu'ils étoient nécessaires à ma félicité, & je courus la partager avec eux.

T.



E X T R A I T

*D'une Histoire de Genève, par Mr. R. C.**.*

A MESSIEURS LES JOURNALISTES.

A Près vous avoir envoieé un Morceau, sur l'Histoire de la *Suisse*, de la Main d'un grand Maître, qui embélit tout ce qu'il touche, il me reste à faire pour *Genève*, ma Patrie, ce que j'ai fait pour un Pais voisin & allié. Heureusement j'ai trouvé sur ce sujet, un excellent Manuscrit, composé par un des principaux Magistrats de cette République, & adressé à Milord *Thownsend*, qui étoit alors à *Genève*. L'Auteur de ce Manuscrit, distingué par ses talens, & par ses lumières, étoit à portée de visiter & de lire les Archives; aussi trouve-t'on dans ce Mémoire, plusieurs choses qui ont échapé à *Spon* *, & à ses Comentateurs. Mais je me bornerai à ce qui me paroitra le plus curieux & le plus essentiel. Je joindrai, selon ma

C

cou-

* *Spon* a écrit l'Histoire de *Genève*, & Mr. *Gautier*, Conseiller & Secrétaire d'Etat, l'a commentée, & corrigée en divers endroits; mais cette Histoire, quoi que très intéressante, auroit pû être écrite avec plus de goût, & de précision.

coutume, quelques Remarques à cet Essai. Il seroit surprenant qu'un Citoyen, qui a étudié l'Histoire de sa Patrie, n'eussent rien à dire sur ce sujet intéressant: N'y a-t-il pas une sorte de ridicule, de s'appliquer à conoitre les Monumens & les Antiquités d'*Athènes* & de *Rome*, & de négliger de s'instruire de ce qui nous importe le plus de savoir, de la naissance; des progrès, & des révolutions de sa Patrie? Mr. C. a partagé son Ecrit en Réponses à diverses Questions; je suivrai le même Plan.

Iere. QUESTION sur les Révolutions
de GENEVE.

Genève, avec ses Environs, étoit avant le tems de *Jules César*, sous la Domination des *Allobroges*. Mais aiant passé, avec ces Peuples, sous celle des *Romains*, elle demeura soumise aux Empereurs Romains, François, & Allemands, & aux Rois de Bourgogne successivement, jusqu'au milieu du onzième Siècle du Christianisme. Il paroît que du tems de *Jules César*, Genève, étoit déjà une Ville assez considérable, & les Romains l'ornèrent & l'agrandirent encore, car ils imprimoient, par tout où ils portoient leur domination, un caractère de grandeur. Cette Ville s'étoit assez bien maintenüe, puisqu'elle

qu'elle devint come la Capitale du Roïaume de *Lotharinge*, apellé ensuite la *Lorraine*; ce Pais s'étendoit depuis *Genève* jusqu'à *Strasbourg*, & jusqu'à *Utrecht*. Il fut le partage de *Lothaire*, second fils de l'Empereur *Lothaire*.

Pendant les cinq cents ans, qui suivirent le milieu du onzième Siècle, jusqu'en 1534, *Genève* a été gouvernée par ses Evêques, & par ses Syndics, au nom du Peuple. Les Evêques portoient le Titre de Princes, & avoient en éfet les Marques les plus essentielles de la Souveraineté, mais le Peuple avoit de si grands Privilèges, que cette Souveraineté étoit par là fort limitée. Enfin, dans les années 1534, & 1535, cette Ville s'érigea tout à fait en République, & elle reçut alors, peu à peu, la même forme de Gouvernement que nous voïons aujourd'hui.

II^{me}. QUESTIONS, sur les Evêques de GENEVE.

Il y a des Conjectures assez vraisemblables, que le Christianisme fût reçu dans *Genève*, sur la fin du II^{me}. Siècle, & que son Eglise a toujours eû depuis des Evêques jusqu'en 1534. Cette Eglise, dans son comencement, dépendoit de celle d'*Arles*, en *Provence*, come de sa *Métropole*; mais *Leon I.*

que de Rome, aiant ôté à *Arles* le Droit Métropole, & l'aiant transferé à *Vienne*, de *Lion*, l'Evêque de *Genève* a toujours, depuis ce tems là, dépendu de l'Archevêque *Vienne*, come de son Métropolitain.

II^e.me. QUESTION sur les Comtes de *Genève*, ou du GENEVOIS *.

Les Comtes de *Genève*, avant le XI. le, n'étoient dans la ville, non plus par tout ailleurs, que les Premiers Officiers des Empereurs, qui les établissoit pour rendre la justice en leur nom, & pour avoir de leurs Affaires: Mais environ l'an 2. *Gérolde* Comte de *Genève*, voiant l'Empereur *Conrad*, le *Salique*, dans de grands embarras, par les démêlés qu'il avoit avec les Romains, & quelques autres Peuples d'Italie, & par là Guerre qu'il fit au Comte de *Champagne*, pour la Succession du Comte de *Bourgogne*, *Gérolde*, dis-je, prit l'exemple de plusieurs autres Comtes, & fit de grands efforts pour secoüer le joug des Empereurs, & pour se rendre Souverain: Ce

Mon Auteur a soïn de remarquer que ce Titre de Comte de *Genève* ou du *Genevois* ne donoit pas de droit sur la Ville de *Genève* qu'en a le Maire de *Londres* sur la Capitale de l'Angleterre.

Ce qui obligea l'Empereur en 1034, d'envoyer contre lui des Troupes, qui le défièrent. Son Fils, qui lui succéda, poursuivit le même dessein avec plus de bonheur, & les Empereurs, qui étoient alors acablés par les Affaires qu'ils avoient, soit avec les Papes, soit avec les *Sarrazins*; voyant qu'il ne leur étoit pas possible de ranger ces Comtes sous leur obéissance, remirent leurs intérêts aux Evêques, qui leur étoient toujours demeurés fidèles, & leur abandonèrent même leurs droits, à condition que ces Evêques leur fissent homage.

IVme. QUESTION; *sur les différens de la Ville avec les Evêques & avec les Comtes.*

Il y eût alors de très grands démêlés avec les Evêques & les Comtes: Les premiers, qui avoient le Peuple pour eux, se trouvèrent les plus forts dans la Ville, & les Comtes qui avoient en leur pouvoir des Châteaux, c'est à dire, les Places fortes du voisinage, se rendirent Maîtres de presque tout le territoire, qu'on appelle le *Genevois*. Ces démêlés durèrent très longtems entr'eux Les Comtes demandoient aux Evêques la Souveraineté de la Ville, & les Evêques prétendoient, que les Comtes dépendissent d'eux, come leurs Vasseaux. Mais enfin,

tous ces différens furent terminés par divers Traités, & diverses Sentences Impériales.

Les principaux Traités furent celui qui fût fait à *Seiffel*, en 1124, par la Médiation de *Pierre*, Archevêque de *Vienne*, en qualité de Légat Apostolique, & un autre Traité conclu en 1155, par l'entremise des Archevêques de *Lion*, de *Vienne* & de *Tarantaise*. Il fût dit, par ces deux Traités, que l'Evêque seul auroit la Souveraineté dans la Ville; que néanmoins les Criminels, après avoir été condamnés par les Officiers, seroient remis au Comte, pour être punis; que le Comte devra être bon & fidèle Avoier, sous l'Evêque, pour prendre en toutes occasion sa Défense, & qu'il devra lui faire Homage, de la même manière qu'il feroit à l'Empereur lui même. Il y a aussi deux Sentences, ou Bulles Impériales, rendues par l'Empereur *Frédéric I.* dit, *Barberouffe*, en faveur d'*Arduin*, Evêque de *Genève*. La première datée de *Spire*, en 1153, par laquelle cet Empereur confirme à l'Evêque, & à ses Successeurs à perpétuité, tous les Biens & Fonds que son Eglise de *Genève* avoit possédé, & possédoit encore, ou pouvoit aquérir à l'avenir. La 2de. fût expédiée en Bourgogne, où l'Empereur étoit alors, dans le Diocèse de *Besançon*, le 7. de Septembre 1162, & adressée à tout le Clergé, Gentils-Hommes, Citoyens,

Bourgeois , & Habitans de *Genève*. L'Empereur y confirme ce que lui & ses Prédécesseurs avoient doné à l'Eglise de *Genève*, de sorte que le seul Evêque & ses Successeurs, devoient être les seuls Souverains & Princes de la Ville, de ses Fauxbourgs & Châteaux de l'Evêché, sans y réserver, pour lui & ses Successeurs, aucun droit, quel qu'il soit, sinon, que s'il arrivoit, que quelque Empereur passât par *Genève*, alors l'Evêque & le Clergé s'étoient obligés de chanter des Litanies, pendant 3. jours, pour la prospérité du St. Empire *Romain*. C'est cette fameuse Bulle que les *Genevois* apelloient autrefois leur *Bulle d'or*, parce quelle fixoit la constitution de leur Etat, qu'elle établissoit solidement leur repos, & quelle les déclaroit indépendans de tous les Princes Etrangers. L'Empereur *Charles V.* leur écrivit l'an 1540. pour les exhorter à conserver cette indépendance.

Depuis ce tems là, il n'y eût pas de grands Diférens entre les Evêques de *Genève*, & les Comtes du *Genevois*, parce que les Comtes de *Savoie* & de *Morienne*, comencèrent à faire sentir leur pouvoir aux Comtes du *Genevois*, & leur firent presque toûjours la Guerre ; jusqu'à ce que ce Comté prit fin ; ce qui arriva au commencement du XV. Siècle, qu'*Odenat*

de *Villars*, dernier Comte du *Genevois*, n'ayant aucun Enfant, cèda & remit son Comté, avec tous ses Droits, à *Amé VIII*. Comte de *Savoïe*, pour la Some de 45000. francs d'or. Cet Acte, dont la date est du 5me. Août 1401, fut passé à *Paris*, où ces deux Princes étoient alors. C'est ainsi que ce Comté parvint à la Maison de *Savoïe*, qui a comencé environ l'an 1000, ou 1030. que le dernier Roi de *Bourgogne* & l'Empereur *Conrad le Salique*, donèrent à un *Berthold*, ou plutôt à un *Humbert*, furnommé aux blanches Mains, la *Maurienne* & la *Savoïe*, pour recompense de ses Services, avec le Titre de Comte. *Amé VIII*. fût le premier qui en 1416. obtint de l'Empereur *Sigismond*, que le Comté de *Savoïe* fût érigé en Duché. C'est ce même *Amé*, qui fût élu Pape sous le nom de *Félix V*. mais il fût obligé d'abdiquer le Pontificat.

Ici, j'abandonne mon Guide, quelque fidèle & habile qu'il soit. Aiant débrouillé, come il le fait, le Cahos de nôtre ancienne Histoire, le reste est plus connu ; mais il n'est guères intéressant que pour les Citoïens de *Genève*. On y voit cette Ville presque toujours aux prises avec les Ducs de *Savoïe*, qui succédèrent aux droits des Comtes du *Genevois*, come à leurs prétensions. Ataquée
par

par la force ou par des embuches , sa conservation , & son indépendance peuvent être regardées come un Miracle continuel. Il ne manquoit à la valeur & au zèle de ses Citoyens , qu'un plus grand Théâtre , pour être plus célébrés ; c'est ainsi que les premiers *Romains* , se défendant avec peine contre les entreprises des *Eques* & des *Volsques* , apprirent de leurs Ennemis même à les vaincre. Ce qui rendoit les Ducs de *Savoie* plus redoutables , c'est que la plupart des Evêques de *Genève* étoient alliés de cette Maison & favorisoient ses desseins. Il est vraisemblable, que cette République naissante auroit enfin succombé sous tant d'ataques ouvertes ou sourdes & cachées, si elle n'eut été protégée & défendue , par ses illustres Alliés la France , & les Cantons de *Fribourg* , & de *Berne* *. Elle doit encore beaucoup au Canton de *Zurich* , qui se joignit ensuite à celui de *Berne* , pour veiller à sa défense. L'Alliance entre *Berne* , *Fribourg* & *Genève* fût faite en 1516. De tous les Princes de la Maison de *Savoie* , il n'y en eût point qui fit de plus grandes tentatives , pour se rendre Maître de *Genève* , que le Duc *Charles Emanuel*. Ce Prince donna beau-

On nomme ici le Canton de *Fribourg* , avant celui de *Berne* , parce qu'il fut le premier qui acourut au secours de *Genève*.

beaucoup d'exercice au Courage, & à la Sagesse de *Henri IV.* Roi de France, qui aimoit & protégeoit ouvertement *Genève*, qui s'étant déclarés pour lui, dans le tems des fureurs de la Ligue, ne lui fût pas inutile. *Charles Emanuel*, aussi entreprenant qu'ambitieux, fit tous ses efforts pour profiter de ces malheureuses Circonstances; mais il ne réussit pas mieux contre *Genève*, que contre la *France*. Peut-être seroit-il devenu plus puissant, s'il eût fait moins de Projets pour le devenir. On peut voir dans le Journal Helvétique du Mois de *Novembre 1751.* Page 487. quel fût le Complot qu'il forma contre la République de *Genève* l'an 1602, & de quelle manière il fût découvert, & dissipé. Le dernier Traité, fait, en 1754-avec Sa Majesté le Roi de *Sardaigne* ne nous laisse rien craindre de semblable, & nous impose un sage silence sur le passé. Il ne nous reste qu'à sentir & goûter les avantages & les fruits réciproques d'une heureuse union, & d'un bon voisinage, entre les deux Etats.

Rien, peut être, n'a plus contribué à conserver & à affermir la liberté de *Genève*, que la Réformation, qui inspira à ses Habitans un nouveau courage, & un zèle plus vif, pour le maintien de leur indépendance. Son dernier Evêque *Pierre de la Baume* fit,

en sortant de la Ville, le 14 Juillet 1533. le plus grand bien qu'il pouvoit lui faire, en abandonnant ses Droits, par une Abdication, & une Retraite volontaires. *Calvin*, qui lui succéda, en quelque sorte, étoit aussi propre, par son génie supérieur, à gouverner l'Etat que l'Eglise & auroit pû être un *Solon*, s'il n'eût pas été un *St. Augustin*.

Par ce Morceau d'Histoire, que l'on vient de tracer, on voit ce qu'étoit *Genève* dans son origine, & quels ont été ses progrès. Les petits Etats ont, ainsi que les grands, leurs Révolutions; mais come ils font moins de bruit dans le Monde, elles se perdent dans la nuit des tems. Ce qu'il importe de remarquer, c'est l'état où se trouvoit cette Ville, je ne dis pas dans sa naissance, soumise d'abord aux *Romains*, ensuite sujette des Rois de *Bourgogne*, disputant enfin sa liberté aux Ducs de *Savoie*, qui vouloient s'en rendre Maitres*, mais l'état où étoit
cette

* Il paroît manifestement, que les Ducs de *Savoie* n'avoient aucun droit sur *Genève*, pas même le droit de Conquête, qui n'est pas légitime; elle n'étoit pas l'héritage de leurs Ancêtres, puis que c'étoit une Ville Impériale, qui a toujours été reconue pour souveraine par les Suisses, par la France, par les Empereurs & même par les Papes. *Frédéric dit Barberousse*, détacha l'Evêché de *Genève* de la Comté de *Savoie*, en 1187 & par là *Genève* devint Ville Impériale.

cette République, il y a seulement 80. à 90. Ans. Il est certain quelle n'étoit guères alors connue, que par la Réformation, qui faisoit tout son lustre. Les Arts & le Commerce y étoient presque ignorés. Les Sciences y étoient peu cultivées; la seule attention des Citoyens étoit de se défendre contre un Prince voisin, ambitieux & entreprenant; ils étoient courageux, parce qu'ils étoient forcés à l'être, pour conserver leur Patrie, & leur Liberté. L'intérieur de la Ville, sa propreté, des Etablissmens comodes ou utiles, étoient négligés, soit parce qu'on ne les conoissoit pas encore, soit parce que les Fonds publics fournissoient à peine au nécessaire. Mais depuis cette Epoque, à ne remonter, come on l'a dit, qu'à l'année 60. ou 70. du Siècle passé, Genève a bien changé de face. Elle s'est peuplée, ornée & enrichie; ce n'est plus une poignée de Bourgeois, grossiers mais vaillans; c'est une Communauté policée, composée de Citoyens éclairés, aimant & cultivant les Manufactures, le Commerce, & les Beaux Arts. On a ouvert de nouvelles Ecoles, où presque toutes les Sciences sont enseignées par des Maitres, ou des Professeurs habiles & célèbres. Le nombre des Brébis s'étant multiplié, il a falu augmenter aussi celui des

Pas.

Pasteurs, qui ont porté dans la Chaire de Vérité, le Flambeau de la Raison, & de l'Évangile. De nouveaux Temples ont facilité le Service Divin, en le rendant plus vénérable. Une partie de l'Église Cathédrale tomboit en ruine, en la relevée avec une noble simplicité, je dirois presque avec une grandeur & une majesté, digne d'un Peuple, qui ne conoit rien de plus respectable que la Religion.

Des Maisons de Bois, construites sur le Pont du Rhône, tomboient en ruines, & menaçoient d'enfvelir sous leurs débris, ou de consumer dans les Flammes, ceux qui les habitoient. Ces Maisons ont été achetées & démolies, & le Pont déchargé d'un fardeau incomode & dangereux, a été rétabli d'une manière plus solide & plus agréable. Mon dessein n'est point de faire ici une énumération exacte de tout ce que le Gouvernement a fait de bon, d'utile & de nécessaire, depuis quelques Années: *L'Hôpital général* n'étoit qu'un vil *Lazaret*, plus propre à entretenir les Maladies, qu'à les soulager, on en a élevé un autre, en sa place, où les Malades sont logés proprement & commodément, & où l'Indigence trouve des secours & un azile assuré contre ses besoins.

La *Boucherie* n'ofroit pas un Spectacle moins

moins désagréable , ni moins dangereux ; on l'a placée dans un lieu ouvert , & dans un air pur ; & l'on n'a rien oublié de ce qui pouvoit la rendre propre & comode. Les Édifices ont été bâtis avec plus d'ordre & d'élégance ; les Rues ont été mieux entretenues , & on en a ouvert de nouvelles. On a vû dans les Places publiques de belles Fontaines , non moins utiles , que propres à la décoration.

Que n'aurois-je pas à dire de nos *Fortifications* ? Entreprise qui paroissoit immense , & au dessus de nos forces , mais qui s'est pourtant exécutée avec facilité , & qui seroit finie aujourd'hui si . . . mais je m'arrête ; nôtre Postérité en sentira peut-être mieux que nous toute l'utilité , & Dieu veuille que nous ne la sentions jamais nous mêmes ? Ce qu'il y a de certain , c'est que nôtre Ville n'étoit auparavant qu'une Bicoque , ouverte de tous les côtés , qui par le peu de résistance qu'elle étoit en état de faire , sembloit tenter l'Ambition du premier Prince , qui auroit voulu s'en saisir.

Je ne dirai rien non plus de ce Bâtiment où le Ministre d'un grand Roi * est logé avec décence & avec dignité ; & où l'on a eu moins pour objet de manifester nôtre goût , que nôtre reconnoissance. On pourroit presque

* Mr. le Résident de France.

que dire de *Genève* ce que disoit l'Empereur Auguste de *Rome*, qu'elle étoit autrefois de Brique, & qu'elle est aujourd'hui de Marbre **. En travaillant à orner l'intérieur de la Ville, on n'a pas négligé l'extérieur; mais on s'est appliqué principalement à terminer tous sujets de disputes avec les Princes étrangers. Nos Frontières ont été réglées avec Leurs Majestés le Roi de France & le Roi de Sardaigne; l'indépendance & la Souveraineté de notre République sont aujourd'hui reconûes par toutes les Puissances de l'Europe.

A qui devons nous de si grands & de si précieux Avantages? A la Providence, qui s'est servi pour nous les procurer, du zèle & des lumières de nos sages Magistrats. Nous jouissons par leurs soins, de l'ordre, de l'abondance, & de la Paix, qu'il ne tient qu'à nous de maintenir & de perpétuer.

Mais je m'aperçois que j'oublie un Article bien essentiel, c'est l'Etablissement de la Chambre des Bleds, comencé l'an 1636. Chacun fait que ces Greniers publics, dont on a fait une si heureuse expérience, sont le seul Trésor de l'Etat, & une ressource presque assurée contre la Disette, contre les in-

quié-

** Ne semble-t'il pas que de tels Etablissmens, ne pouvoient être faits que par un Prince riche & puissant & non par une petite République.

quiétudes & les alarmes qui la suivent, & ne l'augmentent que trop souvent. Ces Magazins remplis à propos d'un Grain pur, acheté avec économie, & loin de nos Murs, sont come un gage, si ce n'est de l'abondance, du moins, du nécessaire; un frein salutaire contre la dureté & l'avarice des Vendeurs, & une source ouverte aux besoins du Citoyen*.

Un Etat où tout est réglé, qui jouit de la paix & de l'abondance, semble marcher de lui-même. L'on n'aperçoit pas la Main qui dirige toute la Machine, & en fait mouvoir les divers ressorts. Mais si une seule Corde venoit à se rompre, ou à se déranger, on sen-

* Il est surprenant, que l'Auteur ne parle point de cette vaste Bibliothèque, enrichie de Tableaux, d'Antiquités, & de Livres, dans tous les genres, dont plusieurs sont très rares: Trésor précieux, qui est ouvert chaque Semaine, à tous les Gens de Lettres, & où ils peuvent puiser ce qui leur est le plus utile, ou le plus agréable: Source féconde, mais bien nécessaire, dans une Ville, où tous les Arts, & toutes les Sciences sont cultivés avec succès. Nôtre Auteur ne dit rien non plus de ces Mairies & de ces Haliers, changés en Promenades publiques, ni de ces Plantations de Maronniers & de Tilleuls, qui forment les Allées & les Avenues de plusieurs Villages des Environs de Genève: Monumens des soins & de l'attention des Magistrats, qui ont créé, pour ainsi dire, quelque chose de rien.

sentiroit alors le besoin , & l'utilité d'un Guide habile , intègre & expérimenté.

J'avoüe que les Conducteurs les plus éclairés peuvent faire des fautes , parce que leurs Lumières sont presque toujours mêlées de quelques nuages , & qu'il est très mal aisé de découvrir toutes les faces d'un objet trop étendu : D'ailleurs , ceux qui gouvernent les Homes , sont des Homes eux memes , & non pas des Dieux ; ce qui augmente encore les difficultés du Gouvernement , c'est lorsqu'on comande a des Homes libres , qui ne font pas toujours un bon usage de leur Liberté. Heureux le Peuple qui la possède ; mais plus heureux encore celui qui n'en abuse jamais , & qui ayant le précieux privilège de choisir des Magistrats dignes de comander à un Peuple libre & éclairé , leur done toute sa confiance.

Malheureusement , tous les Homes ne sentent pas également le prix de ce bonheur. Il en est peut être de ceci come de la Lumière du Soleil ; on en jouit sans Examen , come sans reconnoissance.

Ce n'est pas à dire que le Peuple ne doive veiller à ce qu'il ne se glisse des abus manifestes dans le Gouvernement ; car , come le dit un illustre Auteur , *Rien n'est plus conforme à la nature , que ceux qui ont intérêt d'être*

bien gouvernés, concourent à maintenir le Gouvernement. Mais on ne doit point regarder come des abus, le redressement des abus anciens, ou des Etablissémens nouveaux, dont l'expérience nous feroit sentir toute l'utilité, & que nôtre Postérité, sentiroit peut être mieux que nous : De pareils établissemens affermissent le Gouvernement, loin de l'ébranler.

Mais quelle est la forme du Gouvernement de Genève? C'est ce qui me reste à examiner. J'en tirerai l'idée des Edits même de la République. Voici come ils s'expriment, dans l'article premier. *Le Gouvernement de cette Ville consiste en quatre Sindiques; le Conseil de 25, des 60, des 200, du General; & un Lieutenant en la Justice ordinaire; avec autres Offices; selon que la bone Police le requiert, tant pour l'Administration du Bien public que de la Justice.* L'an 1738. l'auguste Médiation, composée des Seigneurs Représentans de S. M. T. C. & des Louables Cantons de Zurich & de Berne, augmentèrent le Conseil des Deux Cent, de 25. Membres, avec cette condition, qu'on n'y pourroit entrer qu'à l'âge de 30. Ans accomplis. Article qui a bien ses bons côtés, mais qui a aussi de grands inconvéniens. On pourroit dire la même chose de la Médiation elle

elle même, très nécessaire dans les Circonstances où nous étions alors, mais aussi très délicate, considérée en Politique. Heureusement, la Tempête nous a conduit au Port, & a affermi nôtre repos, & nôtre bonheur : Mais je m'arrête encore ici : Il seroit à désirer que la Renommée arrachât de ses Fastes, tous les Monumens de nos Troubles, & de nos Divisions, pour n'y laisser que ceux de nôtre Amour pour la Paix, pour l'ordre, pour la Religion, & pour nôtre Patrie.

G E N E V E .





E S S A I

Sur ce Sujet, proposé par l'*Académie des Belles Lettres de STOCKHOLM*, pour le Prix de l'Année 1755. *Quelles sont les Qualités qui constituent le véritable Héros ?*

1°. **J**E me propose deux choses dans cet Essai ; d'examiner l'Idée qu'on se forme des Héros, & de dissiper les illusions qu'on se fait à ce sujet. 2°. Après avoir éloigné l'erreur, je tâcherai d'établir la Vérité, en montrant quelles sont les qualités qui constituent le véritable Héroïsme.

On s'imagine qu'un Héros est un Personnage extraordinaire, distingué des autres par sa Valeur, par ses Victoires, & par ses Conquêtes. Peu s'en faut qu'on ne place l'Héroïsme dans la force du Corps, & dans un Courage féroce & cruel, qui ne se plaît que dans le bruit des Armes, & qui ne s'abreuve que du Sang ;

*Héros cruels & sanguinaires
Cessés de vous enorgueillir
De ces Lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir :
En vain le Destructeur rapide
De Marc Antoine & de Lépide*

*Remplissoit l'Univers d'borreurs ;
Il n'eût point eû le nom d'Auguste ,
Sans cet Empire heureux & juste
Qui fit oublier ses fureurs.*

ROUSSEAU.

Non , je n'appellerai jamais *Héroïsme* des Qualités brillantes , mais funestes , qui ne sont propres qu'à désoler la Terre , & à en faire un vaste Cimetière. Qualités de pure ostentation , que la Vertu condamne , qui sont opposées à la Justice & à l'Humanité , & qui , heureusement sont si élevées au dessus de nous , que le comun des Homes n'y peut atteindre.

*Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront adorer Sylla ?
J'admurerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Astila ?
J'appellerai Vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon Sang trempe ses Mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un Héros farouche ,
Né pour le malheur des Humains ?*

ROUSSEAU.

Cessons de prodiguer de l'Encens à ce qui ne mérite point nôtre estime ; ne rendons hommage qu'aux talens utiles , & à la Vertu. Fuijons ces Héros barbares , come on évite la foudre , & la tempête. J'aime César lors

qu'il pardonne genereusement à ses Ennemis, mais je le déteste lorsqu'il veut détruire la Liberté, & subjuguier sa Patrie. Je chéris l'Empereur *Auguste*, quand il fait admirer sa Clémence, & qu'il fait fleurir les Sciences & les Beaux-Arts; mais je l'abhorre, quand il abandonne ses Concitoyens aux fureurs des Proscriptions, & qu'il remplit Rome de carnage & de Sang.

Un Prince qui met sa Gloire à rendre ses Sujets heureux; qui, semblable à *Titus*, se signale chaque jour par ses Bienfaits; Voilà mon Héros.

Un Home qui, come *Régulus*, ne craint point de s'exposer aux plus cruels tourmens, pour remplir ses obligations; Voilà mon Héros.

Un Citoyen, tel que *Cornille*, qui a le noble courage de sacrifier de justes ressentimens, pour sauver sa Patrie; Voilà mon Héros.

Je trouve encore de l'Héroïsme, dans la fermeté de *Porus*, un Roi des Indes, dont la valeur se signala contre *Alexandre*, mais qui, aiant perdu la Bataille, fût mené Prisonnier devant ce Prince; qui lui demanda de quelle manière il vouloit qu'on le traitât. *Porus* conserva tout son Courage au milieu des Fers, & répondit; En Roi. *Alexandre* fût allés généreux pour le traiter en Roi, & lui rendit son Roïaume & sa liberté.

L'Histoire Moderne fournit aussi plusieurs Exemples d'un vrai Héroïsme, je me bornerai à deux, ou trois. *Frédéric*, après plusieurs Victoires, fait la Conquête de la Ville Capitale de son Ennemi, & à la générosité de lui doner la Paix, & de lui rendre ses Etats, *Voilà mon Héros.*

Je pourrois mettre au nombre des Héros *Guillaume Tell*, à qui la *Suisse* doit sa liberté; mais j'ai devant les yeux un grand Personage, qui me touche de plus près, & qui défendit courageusement les Droits de sa Patrie, contre les Ducs de Savoie, qui vouloient les usurper: C'est *Levreri*, simple Citoyen de *Genève*, qui fût la Victime de son zèle pour la Liberté: Voici les Vers qu'il fit, étant sur le point d'être conduit au Suplice: On les a traduits du latin.

*Mon Cœur brave la Tyrannie ;
Croix, ou Glaive cruel, quel mal me feras-tu ?
Prince ! si ton Pouvoir peut m'arracher la vie,
Il ne sauroit du moins éclipser ma Vertu.*

Si des Héros que l'Histoire profane nous fournit, nous osions passer à ceux que l'Histoire Ste. a illustré, que n'aurions nous pas à dire ? Un *Joseph* qui pardone généreusement à des Frères barbares qui avoient cherché à le perdre ; un *David*, qui res-

pecte les jours de Saül , qui le pourfuivoit pour lui ôter la Vie. Une Mère qui exhorte ses Enfans à doner gloire à la Vérité , au milieu des Suplices les plus cruels. Mais je ne vois rien au dessus des Apôtres , ce sont nos Modèles. Quel Amour pour la Vérité , & quel noble Courage , pour répandre par tout sa lumière. Ils n'ont qu'elle pour apui , & ils la font triompher de tout côté. Ils ne redoutent ni les Perfécutions , ni les Tourmens. Ils ne cessent jamais d'être Grands , parce qu'ils ne cessent jamais d'être Vertueux. *Voilà mes Heros , & je n'en reconois point d'autres.*

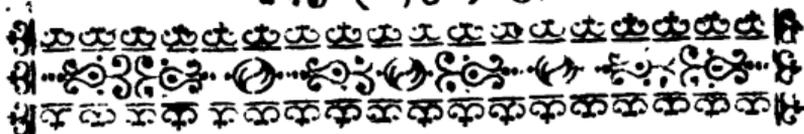
Arrêtons nous un moment sur ces grands objets. Comparons ces Héros Chrétiens , qui font de tous les Homes un Peuple de Frères , dont les Sages Préceptes tendent tous à établir parmi eux la Concorde , l'Union , & un Bonheur d'autant plus solide qu'il est fondé sur la Vertu ; comparons les , dis-je , à ses fiers Conquérans , souillés du Sang des Nations ; qui , come un torrent rapide , ne laissent sur leur passage que des ruines , & d'affreux débris. Qu'est-ce qu'un Hérosisme que la Terreur & la Discorde acompagnent , qui ne se signale que par des Crimes , qui s'éclipse & s'évanouissent au moindre revers.

*Héros , qui fais trembler la Terre
Au bruit affreux de ton Tonnerre ,*

*Ouvre les yeux , sur tes forfaits !
 Victime du courroux céleste ,
 Tu tombes , ta chute funeste
 Est le salut de tes Sujets.*

Quand je vois les Apôtres , du sein de la bassesse , de la Pauvreté , de l'Ignorance , changer , en quelque facon , la face de la Terre , faire tomber , à leur Voix , les Idoles du Paganisme , confondre les faux Sages , dissiper nos doutes , fixer les idées du Vrai , produire leurs Lettres de créance , en commandant à la Nature & à la Mort même ; nous ouvrir enfin la noble Carrière d'une félicité éternelle , je m'écrie encore , plein d'admiration , & d'un saint respect , *Voilà mes Héros.*

Essaions de réunir ces divers traits , sous un même point de vüe , & rapellons la Question. *Quelles sont les Qualités qui constituent le véritable Héros ?* Nous l'avons vü , c'est la Moderation & la Fermeté dans tous les états de la vie ; c'est un Amour ardent & éclairé pour la Justice , pour la Vérité , pour la Patrie , & pour la Liberté ; mais sur tout pour la Religion. Un Citoyen , qui respecte l'ordre & les Loix ; un Chrétien qui est disposé à sacrifier ses Biens & sa vie même , pour soutenir les intérêts de la Religion , qui aime Dieu , & ne crains que lui seul. Voila le vrai , le seul Héroïsme. GENEVE ce 26. Oct. 1754.



SEANCE PUBLIQUE

*De l'Académie de BESANÇON, tenue le Lundi
18. Novembre 1754.*

MR. *Biérix de Pelousey*, Conseiller au Parlement & Vice Président de l'Académie, fit l'ouverture de cette Séance publique, par un Discours sur l'*Usage universel de l'Eloquence*. Il s'étoit proposé de montrer, que tout étoit & devoit être de son ressort, & il en a trouvé la preuve dans la préférence, que l'Académie paroît lui donner au milieu des Sciences, & des Arts, dont elle est occupée tour à tour.

De là, rapprochant les différentes merveilles, que l'Eloquence opère, M. *Biérix* nous l'a représentée également propre à donner des attraits à la Sageffe, de l'Autorité à la Raison, des Charmes à la Vérité, de l'Impression au Silence, des sentimens au Marbre & à la Toile.

L'Eloquence, dit M. *Biérix*, a pour chaque objet son ton, sa couleur & son Caractère; inépuisable dans le choix de ses parures, elle en change pour ainsi dire, à chaque instant, & triomphe sous les plus simples & les plus négligées,

gées, come sous les plus superbes & les plus pompeuses.

Lorsque l'Orateur Romain, ajouta-t'il, disoit que si l'Esprit faisoit essentiellement la gloire de l'Homme, l'Eloquence étoit à son tour la plus brillante Lumière de l'Esprit. Croira-t'on qu'il restraignit l'application de cette Sentence, au Discours, qui se prononçoient dans le Sénat, ou sur la Tribune? Cet incomparable Génie étoit sans doute bien éloigné de resserrer si étroitement sa pensée, lui, qui s'est montré si fécond, si disert, & si décentement orné dans ses Ouvrages philosophiques, & qui convenoit que l'Orateur, le moins versé dans quelques Arts, ou dans quelques Sciences utiles, ne laisseroit pas de manier Eloquemment les Sujets relatifs aux uns ou aux autres, s'il prenoit soin de s'en faire instruire, lorsque l'occasion l'obligeroit d'en raisonner.

M. Biérix remonte ensuite à la source du Beau, dans tous les genres, pour établir plus évidemment, que tous les genres sont subordonnés à l'Eloquence. Ceux qui nous ont laissé, dit-il, des Règles & des Chefs-d'œuvres de l'Art de bien parler, & de bien écrire, en ont posé pour base la décence, ou ce qui est la même chose, le goût exquis des proportions, le rapport judicieux des Idées avec le sujet, & des Expressions avec les Idées; c'est de ce Principe que sortent, à proprement parler, tous les autres.

Si l'Eloquence réserve ses plus puissans Refforts, tels que le jeu des Passions, la force des Images, le brillant des Figures, la véhémence des Expressions, pour les plus grands sujets, elle n'a garde de négliger les moins élevés, & trace pour ceux du dernier ordre, come pour ceux qui tiennent une espèce de milieu, le tour & la manière qui leur sont propres: Elle découvre par quelles voies on fait se borner dans les uns aux graces d'un Langage simple & naïf, & répandre sur les autres, avec la sagesse & le tempéramment convenable, les agrémens d'un Discours plus orné & plus fleuri. Il est rare, que les matières qui apartiennent aux Sciences, & à toutes les parties de la Littérature, ne permettent, ou plutôt ne demandent, d'être traitées dans le goût de l'un ou l'autre de ces deux derniers genres d'Eloquence, ou l'Art a d'autant plus de pouvoir, qu'on l'y emploie avec plus de réserve, & qu'il est par conséquent plus aisé à cacher.

Pour rendre plus sensible le triomphe universel de l'Eloquence, il faloit offrir l'exemple d'un Génie, qui eût étendu par toutes ses Conquêtes: M. *Biètrix* le rencontre, cet Exemple, dans les Ecrits de cet Homme célèbre, qui dans l'autre Siècle fût le premier semer des Fleurs sur les Sciences les plus

plus épineuses , & qui dans celui-ci , ou s'est prolongé pour lui une Carrière , dont le terme ne sera jamais assés reculé , jouit encore de l'Estime & de la Consideration de toute l'Europe.

Le Discours de M. Biétrix devoit être déterminé par la réception de M. de Roynes , Successeur de M. de Beaumont dans l'Intendance de cette Province , & dans la Place de Directeur né de l'Académie de Besançon.

L'Eloge de M. de Roynes parût être une suite naturelle des Réflexions de M. Biétrix sur l'Eloquence. *J'éprouve en ce moment , dit-il , combien il est plus difficile de marcher dans les Routes de l'Eloquence , que de chercher à les conoitre : Elles se derobent à ma vue ; lorsque je serois le plus empressé de les suivre , pour m'aquiter de ce que vous exigés encore de moi , dans les circonstances du jour. Qu'il me soit donc permis d'exprimer ici , sans autre ornement que ceux de la plus simple Vérité , la satisfaction que nous ressentons de voir , au Rang de nos respectables Directeurs , le Magistrat qui vient aujourd'hui réparer nos pertes , redoublèr , s'il est possible , l'ardeur de nôtre zèle , & répandre sur nos Exercices de nouveaux attraits par sa Présence , & de nouveaux avantages par son Exemple. Une Réputation aussi solidement que justement acquise nous avoit*
annoncé

anoncé ce Magistrat, orné de toutes les Vertus desirables dans la Société & de tous les Talens nécessaires dans les Fonctions aussi délicates que glorieuses, qui lui ont été successivement confiées. Que n'avons-nous pas à espérer de son Administration ? M. de *Boynes* fit ensuite son Compliment à la Compagnie. On y reconût l'Home d'Etat ; le Magistrat & le Littérateur : L'Eloge qu'il fit de M. de *Beaumont*, à été d'autant plus aplaudi, qu'il a faisi cette occasion, de rendre, dans une Assemblée brillante, le Public dépositaire des sentimens & des principes, qui seront la règle de sa conduite. On l'entendit avec une satisfaction sans égale, mettre au rang de ses Devoirs, celui de faire aimer l'Autorité dont il est Revêtu. Son goût pour les Lettres éclata, dans l'empressement qu'il témoigna pour les Exercices de l'Académie, regardant la place, qui l'ocupoit, come l'une des plus belles prérogatives de sa charge.

„ Il en a senti, *dit-il*, tout le mérite,
 „ à la lecture de vos Régistres, qui m'ont
 „ doné la plus haute idée de vos Talens.
 Le discours de M. de *Boynes* enrichira ces Régistres, & sa présence dans les Assemblées sera bien propre à exciter l'Emulation.

M. de *Courbouson*, Conseiller au Parlement, Secrétaire perpétuel de l'Académie, fit

fit ensuite la Lecture de l'Eloge historique de M. de *Grammont*, Archevêque de *Besançon*, Directeur né de cette Académie. Il le peignit dans les différens états qu'il avoit embrassé. Elevé dans la Maison de son Oncle, Archevêque de *Besançon*, il y reçût les premières impressions de la Vertu. De là, envoyé à *Paris*, pour faire ses Etudes, il s'y appliqua autant qu'un jeune Home de sa Condition peut le faire, lorsqu'il est obligé d'allier son travail avec les connoissances nécessaires à la Profession des Armes; il comença à servir en qualité d'Aide de Camp du Marquis de *Grammont*, qui comandoit un Corps de troupes sur la Frontière, & peu de tems après, il obtint une Compagnie de Cavalerie dans le Régiment de *S^t. Poizange*. S'étant trouvé à l'Afaire de *Spire*, il fût blessé dangereusement, & fait Prisonier. Le Prince de *Bade*, général de l'Armée ennemie, auquel il fût conduit, le traita avec distinction & lui permit de retourner en France sur sa parole.

A peine étoit-il de retour en sa Patrie, que le Roi recompensa son Courage, en lui donant un Régiment de Cavalerie. Il fit, à la tête de ce Corps, toutes les Campagnes d'Allemagne, & eût un Cheval tué sous lui à la Bataille de *Malplaquey*. La Paix aiant établi le calme dans l'Europe, une partie
des

des Troupes Françoises fût licenciée, & son Régimens incorporé dans celui de la *Ferrounaie*.

„ C'est ainsi, que la Providence qui se
 „ joue des Projets des Homes, conduisoit
 „ Mr. de *Grammont* à la Place qu'elle lui
 „ avoit destinée. Des Réflexions produites
 „ par la Grace, lui firent jetter les yeux sur
 „ un Etat plus tranquile & plus propre à
 „ faire son Salut. Il tourna les vûes du
 „ côté de l'Eglise, & il résolut d'y servir
 „ Dieu avec autant de zèle & de fidélité,
 „ qu'il avoit servi son Prince.

François Joseph de Grammont, qui gouvernoit alors ce vaste Diocèse, lui remit le Canoniat, qu'il avoit dans l'Eglise Métropolitaine de cette Ville. Il en prit possession : Dès ce moment, il devint l'Exemple de son Chapitre, il en fit les plus tendres délices : Le Prieuré de *Morteaux*, & la Dignité de Grand Atchi-Diacre, dont il fut revêtu, après la mort de son Oncle, ne purent le consoler de la perte d'un Parent aussi cher.

L'Archvêché de *Besançon* & le Haut-Doïenné étant vacans en même tems en 1735. il fut nommé, par le Roi, à la première de ces places, & réunit, pour la seconde, les Sufrages de son Chapitre. Les Peuples de cette Province applaudirent au
 choix

choix que l'on venoit de faire. Deux Pontifes du même Nom avoient laiffé, par leur fage Administration, leur Mémoire en vénération dans le Diocèfe: Le nouveau Prélat les prit pour fes Modèles. Il choifit des Miniftres habiles, avec lesquels il partagea fon Autorité, & qui partagèrent avec lui leurs conoiffances; il régla avec eux le Troupeau confié à fa vigilance. Ses foins s'étendirent fur tous les Objets qui paroiffoient les demander; la décoration des Eglifes, le foulagement des Pauvres & des Affligés, excitèrent fucceffivement fon zèle & enflamèrent fa Charité: Le Culte divin fleurit fous fes Aufpices; des Synodes fréquens renouvelloient chaque Année, les Préceptes auxquels on devoit fe conformer, fans rien innover dans les coutumes établies de toute antiquité. Les Perfonnes qui fe deftinoient au fervice des Autels, étoient nourries dans ces principes; fa Voix fe faifoit fouvent entendre à eux, & fa conduite leur fervoit d'exemple.

Auroit-on pû oublier fes devoirs, en voyant M. de Grammont, fe faire des fiens une Loi fi constante? Inſtruit de la févérité des Canons, qui ordonnent aux Evêques de réſider dans leurs Diocèſes, jamais il n'abandonna celui, qui lui étoit confié. Vertueux

avec sincérité, ses Mœurs furent même à l'abri du soupçon, & ses Aumônes abondantes nous ont laissé un grand Exemple de l'usage que l'on doit faire des Biens Eclésiastiques.

Le Roi aiant donné en 1752. à la Ville de *Besançon* un Témoinage glorieux de ses Bontés, par l'Etablissement d'une Académie Littéraire, M. de *Grammont* fût compris dans le nombre des Directeurs nés, & en cette qualité, il présida à son Installation.

Nous regardames, dit M. de *Courbouzon*, sa Présence, come une décoration qui nous flatoit, & dont nous ne croions pas être si tôt privés. Un Corps sain en aparence, un Visage ou la fanté étoit peinte, un Age peu avancé, tout sembloit promettre a M. de *Grammont* une longue suite d'Années, lorsqu'une Maladie cachée l'enleva, après lui avoir fait essuier les plus grandes douleurs, pendant plusieurs Mois. Il mourût le 7. Septembre 1754. avec les sentimens dans lesquels il avoit vécu; regretté de tous les Peuples de son Diocèse, qu'il laissoit dans le calme & dans la Paix.

M. *Seguin*, Professeur ès Droits en l'Université de *Besançon*, l'un des Membres de cette Académie, a continué par une Dissertation sur la Question; *Si Gondebauld est l'Auteur des anciennes Loix Bourguignonnes,*
telles

telles qu'elles nous sont parvenues, ou si au contraire, come le prétend Dom Plancher, dans son Histoire de Bourgogne, on doit les attribuer à Sigismond ?

Pour prouver que ce sont celles de *Gondebauld*, M. *Seguin* comença par rapeller les Circonstances, qui engagèrent ce Prince faire publier un nouveau Corps de Loix. Il expliqua coment celles qui étoient en vigueur auparavant, (Loix, dit-il, presque toutes mesurées aux besoins & au Génie des *Bouguignons*) étoient peu propres à satisfaire les anciens Habitans, connus alors sous le Nom de *Romains* : Il observa, que le partage qui s'étoit fait des Terres & des Esclaves, continuoit à semer des troubles dans le Royaume de *Bourgogne* : Il n'en falloit pas tant ajouta-t'il pour nourrir dans les uns & les autres un Esprit de discorde, & exciter chez les *Romains* le désir le plus vif, ou d'obtenir des Loix, qui les missent à l'abri de l'oppression, ou de secouer un Joug, qui chaque jour leur pesoit d'avantage. *Gondebauld* n'y tarda pas à s'en apercevoir: Attaqué par *Clodovec* vers l'an 500. vaincu dans une Bataille près de *Dijon*, où *Godegesile* son Frère, feignoit de le secourir, tourna perfidement ses Armes contre lui. *Gondebauld*, presque entièrement abandonné des siens, eût peine à trouver un

Azile ; fatale Expérience , qui lui découvrit tous les mécontentemens de la meilleure partie de ses Sujets *. Occupé de ces Réflexions & de son sort , il mit tout en œuvre pour les calmer. Il leur donna les plus fortes assurances sur tout ce qu'ils pouvoient désirer de sa Bienveillance & de sa Justice. Ses Promesses & ses Disgraces adoucirent & ramenèrent les Esprits. Bien-tôt il est en état de rassembler des Troupes ; rien n'arrête plus la Valeur de l'ancien Habitant.

Le Roi tire vengeance de la perfidie de son Frère. Vainqueur par tout , ou il porte ses Armes , il recouvre ses Possessions. Fidèle ensuite à sa parole , il convoque une Assemblée au Château d'*Ambérieux*, petite Ville de la Principauté de *Dombes*, qui faisoit partie du Roiaume de *Roungogne*. Son objet étoit de faire un Corps de loix , où par un tempéramment équitable , l'intérêt de l'ancien habitant fut ménagé , & dorénavant à couvert de toute entreprise. L'Ouvrage fût consommé , au gré de la Nation , vers l'An 502. C'est *Grégoire de Tours* qui nous instruit de ces Faits. *Ipse verò*, dit-il , en parlant de ce Prince , sous cette date , *Regionem om-*

116718

* M. l'Abbé *Duboz* dans son Hist. Crit. de l'Établissement de la Monarchie , justifie encore cette Conjecture , par d'autres motifs.

nem quæ nunc Burgundiæ dicitur, in suo Dominio restauravit, Burgundionibus Leges mitiores instituit, ne Romanos opprimerent.

Ces Loix plus douces, plus avantageuses aux Romains, & qui ont mérité de grands éloges, sont répandues dans une collection particulière, connue sous le nom de *Code Bourguignon*.

M. *Seguin*, à ce sujet, parcourut en détail plusieurs Loix particulières de ce Code
 » Par tout, *dit-il*, on voit le Législateur,
 » occupé à tout ce qui peut réunir ses Peuples: Il comunique aux uns des Usages
 » empruntés des autres; il puise dans les
 » Loix *Romaines* des Règles uniformes &
 » immuables pour les Successions & les
 » Contrats.

C'est ainsi que par une communication réciproque de Mœurs, il veut éfacier, s'il est possible, toute différence d'origine entre ses Sujets, pour ne plus les animer tous, que d'un même Esprit & par des liens insensibles, n'en former véritablement qu'une seule Nation. M. *Seguin* conclut de ces premières Réflexions, que le *Code Bourguignon* est l'ouvrage de *Gondebauld*.

Sa seconde preuve consiste dans quelques observations, sur les dates particulières de quelques unes des Loix, contenues dans

ce Code. Deux sont datées du consulat d'*Abienus*, Epoque qui répond à l'Année 501. & à laquelle on doit rapporter le Règne de *Gondebauld*, puisque ce Roi a comencé à Règner, avant 490. & qu'il est mort en 516. Il n'omet pas d'observer, que par une de ces Loix, la preuve par le Duel fût ordonnée; Loi sur laquelle *Agobard* nous apprend, que *Avitus* Evêque de *Vienne*, eut un grand démêlé avec *Gondebauld* qui venoit de la porter. Or s'il est l'Auteur de ces Loix particulières, n'est-on pas autorisé à croire, qu'il l'est de toutes celles, que le Code renferme; Loix que les anciens Historiens ont toujours appellées de son Nom, les *Loix Gombettes*.

Le Titre qui est à la tête de ces Loix, dans l'Edition de *Lindembrock*, ne le touche point. Il seroit seul décisif, dit-il, s'il étoit exempt de critique; mais je le crois défectueux. Il en raporte les raisons convaincantes, que la nature d'un Extrait ne permet plus de répéter.

On a vu, un Manuscrit du *Code Bourguignon*, communiqué par M. le Conseiller l'un des Membres de cette Académie au Jugement de M. *Schoepfling*, du 9. Siècle, lui a fourni une preuve. Il justifie que les Loix
Bour-

Bourguignonnes ont été faites à *Ambérieux* par *Gondebauld*, & que 18. ans après, elles furent publiées une seconde fois à *Lion*, par les ordres de *Sigismond* son Fils, à ce que l'on induit des termes, qu'on trouve au commencement du Manuscrit cité.

„ Quel aura été le motif de cette se-
 „ conde Publication, dit *M. Seguin*: Il
 „ n'est pas aisé de le pénétrer. L'éloignement
 „ des tems ne nous a pas dérobé la co-
 „ noissance du Fait; pour le motif, il ne
 „ nous reste que de foibles Conjectures.
 „ *Gondebauld* avoit vécu dans l'Arianisme;
 „ *Sigismond*, qui en avoit abjuré l'Erreur,
 „ & qui aura voulu la déraciner dans ses
 „ États, aura comencé par supprimer les
 „ Loix de son Père, favorables aux Ariens.
 „ Pour mieux en éfacer les traces, une
 „ seconde Publication des autres Loix de
 „ son Père, lui aura paru nécessaire: Peut
 „ être aussi que le temps leur avoit enlevé
 „ une partie de leur activité; les Anciens
 „ Habitans se seront vus exposés aux mê-
 „ mes excès, dont ils s'étoient plains avant
 „ l'Assemblée d'*Ambérieux*. Au comence-
 „ ment du Règne de *Sigismond*, ils lui
 „ auront exposé avec force leurs craintes &
 „ leurs maux;” Ce Prince n'ignoroit pas
 que la plus légère division entre ses Sujets,

pourroit lui devenir funeste. *Clotilde* se souvenoit toujours des cruautés exercées sur son Père par *Gondebauld*: Elle cherchoit impatiemment l'occasion de s'en vanger sur la Postérité de ce Prince, & sa vengeance eût éclatée aux moindres troubles, dans les Etats de *Sigismond*. *Sigismond*, qui ne pouvoit en douter, aura crû devoir par une seconde Promulgation des Loix de son Père, leur rendre toute leur vigueur, & dissiper tout à fait les alarmes de ses Sujets *Romains*.

M. *Seguin* réunit ensuite ces différentes preuves. Il en conclut que *Gondebauld* est véritablement l'Auteur des Loix *Bourguignonnes*, telles que nous les avons; que *Sigismond* les a fait publier une seconde fois à *Lion*, & que c'est dans ce sens, qu'on doit expliquer ce qui paroît défectueux dans le Titre de la collection de *Lindembrock*.

M. de *Frasme* Avocat général honoraire au Parlement, l'un des Membres de cette Académie, a terminé la Séance par la Vie de *Jean de Mairet*, originaire de *Franche-Comté*, l'un des Poètes les plus célèbres de son Siècle. Il a comencé cette Vie par l'état où étoit le Théâtre *François*, lorsque nôtre Poète a eû l'avantage de rapeller sur la Scène, les Règles des Anciens, & de préparer par là, le chemin de la Gloire à ceux qui l'ont suivi.

M. de *Frasme* nous apprend que *Jean de Mairet* naquit à *Besançon*, au Mois de Janvier 1604. d'une Famille noble. Il étoit fort jeune, lorsqu'il perdit son Père & sa Mère; Son goût pour les Lettres le fit aller à *Paris*: Il se plaça au Collège des *Grassins*, pour y continuer ses Etudes; il y fit les plus grands progrès.

Son goût pour la Poésie ne tarda pas à se développer. Il composa à l'âge de 16. Ans sa *Chriseide*, & donna l'Année suivante sa *Silvie*: Cette dernière Pièce eût un succès, dont il y a peut-être peu d'exemple sur le Théâtre; puisqu'elle fût représentée pendant 4. Anées avec une aprobation toujours soutenüe & toujours égale.

S'étant ataché depuis au Duc de *Montmorency*, Amiral de France, & Gouverneur du *Languedoc*, il chercha à mériter son apui, par un redoublement de travail. Il s'apliqua à démêler les véritables Règles du Théâtre, & fit un Discours sur la manière de les pratiquer. Il n'avoit que 22. Ans, lorsqu'il fit sa *Silvanie*.

Mairet suivit le Duc de *Montmorency*, lorsqu'il alla faire la Guerre contre les *Rochellois*, & contre le Duc de *Roban*, Chef du Parti Huguenot. Il se trouva en qualité de Volontaire à deux Batailles, que le Duc
gagna

gagna sur les Rebelles , il s'y distingua ; ce fait singulier peut bien mériter place dans la Vie d'un Poete.

De retour de cette Guerre , il continua de travailler pour le Théâtre. Il donna en 1627. sa Comédie des Galanteries de M. le Duc d'*Auxonne*. En 1628. sa *Virginie* , la première de ses Tragédies , & sa *Sophonisbe* en 1629. Cette dernière Pièce est son Chef-d'œuvre. *Pierre Corneille* n'a pû lui refuser les Eloges qu'elle mérite , & l'on ne peut disconvenir , qu'il n'y ait dans cette Pièce plusieurs traits , que l'on relit avec plaisir.

Il parût en 1630. deux Pièces de la composition de nôtre Auteur. *Marc-Antoine & Cléopatre* ; & la Mort de *Mustapha* ou *Solyman*. Cette dernière Pièce fut fort applaudie ; une Lettre que M. *Sarrazin* lui écrivit dans le *Maine* , où il étoit alors , en fournit la preuve.

La Mort du Duc de *Montmoréncy* , fut pour *Mairet* l'Événement le plus acablant. Il ne fut pas cependant envelopé dans la disgrâce de son Protecteur ; le Cardinal de *Richelieu* l'honora de ses Bontés , & le gratifia d'une Pension. Quelques tems après il donna de nouvelles Pièces ; *Laurent le furieux* en 1635 ; *Athenais* , en 1636 ; *L'Illustre Corsaire* , & *Sidonie* en 1637.

Retiré

Retiré ensuite chés le Comte de *Belin*, dans le Pais du *Maine*, il épousa *Jeanne de Courdoïane*, Fille de *Jaques de Courdoïane Ecuier*. Il songea dès lors plus sérieusement à sa Fortune. Il fut envoïé à la Cour de France, pour négocier des Traités de neutralité, entre le Comté & le Duché de *Bourgogne*, & il en conclut deux successivement en 1649. & 1651.

On lui rendit de mauvais Offices à cette Cour. Le Cardinal *Mazarin* prit ombrage de son extrême atachement à son Maître. Il lui fit doner une Lettre de Cachet, qui lui enjoignit de se retirer dans sa Province. Son Exil dura jusqu'à la Paix des *Pyrenées*, & lui fit manquer un Etablissement considérable, que le Baron de *Lysola*, son Ami lui avoit ménagé à la Cour de *Vienne*.

La Paix générale lui ayant procuré la Liberté, il se rendit aussi-tôt à *Paris*. Il eût Phonneur d'être présenté à la Reine-Mère. Cette Grande Princesse en fût si satisfaite, qu'elle lui fit remettre mille Louis, par la Comtesse de *Brienne*: Ce fut après ce Bienfait que l'amour de la Patrie, engagea *Mairret* à revenir à *Besançon*. Il y passa quelques Années, & il y mourut le 31. Janvier 1686.

Mr. de *Fraigne* n'a pas omis dans la Vie
de

de ce célèbre Compatriote, la part qu'il eût dans la dispute que la Tragédie du *Cid* éleva parmi les Auteurs. Jusqu'à ce moment, il avoit été fort lié avec *Corneille*. Cette pièce les brouilla à un point, qu'ils ne gardèrent plus aucune mesure. Le Cardinal de *Richelieu* crût devoir interposer son Autorité pour faire finir cette quèrelle.

L'Abé de *Bois-Robert* écrivit à l'un & à l'autre, par ordre de cette Eminence; mais la Lettre qui fut adressée à *Mairet* fait son Eloge.

Enfin M. de *Frasne* à terminé cette Vie par le Portrait de celui qui en étoit l'objet. Un Esprit adroit & insinuant, des Mœurs douces, le rendoient également propre aux charmes de la Societé, & au maniment des Affaires: Il est malheureux pour lui d'avoir montré tant de vivacité dans ses démêlés avec *Corneille*; c'est la seule Quèrelle Littéraire, où il ait parû. Il étoit estimé de plus Beaux-Esprits de son Siècle; il avoit de la franchise; il étoit bon Parent, Ami sincère, Citoyen zélé, rempli de reconnoissance pour les Bienfaits qu'il avoit reçûs: C'étoit en tout un parfaitement honête-Homme.



L E T T R E

*Aux ÉDITEURS concernant les Habitans
de l'Amérique.*

M E S S I E U R S .

APrès tant de Points d'Histoire, qui ont été traités & éclaircis par la voie de v^otre Journal, un de ceux qui méritent le plus nôtre attention est, selon moi, la manière dont l'*Amérique* a été peuplée. Je n'ignore pas que quelques Auteurs ont traité cette Question, mais d'une manière peu satisfaisante, à ce qu'il me paroît.

Tout le monde fait, que cette portion de la Terre a été entièrement ignorée jusqu'à la fin du 14^{me}. Siècle, & que nous devons cette découverte surprenante à l'Entreprise hardie de *Cristophe Colomb*. Si l'on a été surpris à la v^ue de ce nouveau Continent, on a dû l'être bien d'avantage à la v^ue des habitans qui s'y trouvoient. La Question est de savoir, par quel accident les Hommes ont été portés dans ce *Nouveau-Monde*. On souhaite que, quelqu'un des Savans qui contribuent à embélir v^otre Journal, voulut bien se doner la peine de satisfaire le Public là dessus.

Il faut convenir nécessairement, que les Habitans de l'*Amérique* sont originaires des Parties de la Terre contées en deça la *Mer*, puis que le premier Home y a été créé & qu'il y est mort. Or tous les Homes sont descendus du même Père; donc, les Peuples de l'*Amérique* étoient nos Frères.

Quelques-uns ont crû, que les anciens *Tyriens*, qui avoient l'usage de la Navigation, ont eû communication avec ces Isles. D'où vient donc qu'ils n'en ont pas parlé? D'où vient encore que les premiers Habitans de l'*Amérique* n'ont pas décélé leur origine à leur Postérité? Voilà un Silence de part & d'autre fort étonant. D'autres ont avancé, que quelque Vaisseau battu de la Tempête aura été jetté sur les Côtes d'*Amérique* & que tout moïen de retour étant interdit à ceux qui le montoient, ils y seront restés à travailler & multiplier. Ce sentiment suppose que ce Vaisseau contenoit aussi des Femmes, tout au moins une, capable d'engendrer. Mais y a-t'il àparence, quant celà seroit vrai, que ce Vaisseau portât aussi toutes les espèces d'Animaux, qui se voient à l'*Amérique*; Animaux, la plupart dangereux, & même quelques uns d'une espèce singulière, qui ne se trouve point dans nôtre Continent? Mais, dira-t'on, Dieu aura créé les Animaux dans

dans le Pais même ou ils se trouvent. Cela supposé, il ne fera pas question de transport. Si cela étoit il faudroit que Dieu eusse operé deux Créations en deux différens tems, en faveur des Animaux, à moins qu'on ne la suppose postérieure à l'Époque du Déluge; car il y a lieu de croire, que s'ils y avoient été auparavant ils auroient subi la Loi générale. D'autres enfin prétendent, qu'il y a eû autrefois un *Isthme* de nôtre Continent au Nouveau Monde; ce qui, éfectivement, est très comode pour livrer passage aux Hommes & aux Animaux; mais cela n'est pas plus prouvé que le reste. Nous sommes donc réduits à attendre de quelque Savant l'explication d'un Fait si extraordinaire.



R E P O N S E

A quelques Questions.

A Mr. V. M. du St. E....*

Vous me faites, *Monsieur*, plusieurs Questions; mais il est plus facile de les proposer que d'y répondre: Vous même, avec cette justesse, cette Pénétration, ces Connoissances & ces Talens qui vous rendent tout aisé, vous auriés quelque peine à entrer dans des Discussions qui exigent du raisonnement, & de l'attention; aussi n'aurez

vous de moi que de simples Réflexions, & même très abrégées.

La première Question que vous me faites est celle-ci ; *Est-il plus difficile de faire une bonne Comédie, qu'une bonne Tragédie ?* Je suis pour la négative, quoi que l'affirmative ait bien des Partisans. Pour composer une *Comédie*, il suffit de conoitre le Cœur humain, & le Monde ; d'avoir étudié les Passions, les Règles du Théâtre, & de s'être accoutumé à un Stile pur, clair, & coulant ; Mais il faut quelque chose de plus pour faire une *bonne Tragédie* ; un Auteur ne sauroit y réussir, s'il n'a de la noblesse dans le Stile, & de la grandeur dans les Sentimens, ce qui suppose un Ame tendre & élevée ; aussi avons nous plus de *bones Comédies*, que de *bones Tragédies* ; outre *Molière*, & *Régnard*, qui ont vécu dans le Siècle passé, *Mrs. Néricault Destouches*, de la *Chaussée*, *Boiffi*, de *Ste. Foix*, & quelques autres, qui vivent de nos jours, ont bien réussi dans le *Comique*, & quelques uns d'eux ont échoué, lors qu'ils ont voulu s'essaiier dans le *Tragique* ; au lieu que *Corneille* & *Racine*, qui tiennent le premier rang parmi nos Poètes *Tragiques*, ont fait quelques *Comédies*, qui ont eu du succès.

Il est vrai cependant, qu'il est plus facile de faire pleurer que de faire rire ; Peut-être

les Hommes ont-ils plus de disposition à la tristesse qu'à la joie; parce qu'il y a plus de sujets & d'ocasions de s'atendrir & de s'a-trister, qu'il n'y en a de rire, & de se ré-jourir. Or quand l'Ame a pris une fois une habitude, il n'est pas aisé de la lui faire perdre, & de la tourner d'un autre côté: Aussi quelques uns de nos Poëtes Modernes ont-ils fait servir au succès même du Comique, le penchant que presque tous les Hommes ont à la tendresse, & le plaisir étonant, mais délicieux, qu'ils trouvent à verser des larmes: C'est pour cela qu'on a inventé depuis peu un troisième genre, qui tient le milieu entre le Comique & le Tragique; on le nomme le *Comique larmoiant*: Il fait rire & pleurer tour à tour; il semble réunir ainsi, ce que la Tragédie & la Comédie ont de plus touchant & de plus agréable; telles sont les Pièces qui ont pour titre, *le Glorieux, Nanine, Melanide, & Cénie.*

Je dirai encore un mot sur le plus ou le moins de difficultés de la *Tragédie* & de la *Comédie*; celle-ci peut trouver par tout des Caractères, qui varient extrêmement, & des Intrigues, dont le Monde est une source inépuisable; au lieu que les bons sujets tragiques, paroissent épuisés; les fureurs de l'*Ambition*, ont été peintes avec toute leur force & leur

énergie par le grand *Corneille*. Qui dut mieux exprimer que l'a fait *Racine* les tendresses de l'Amour, & les sentimens les plus délicats du Cœur humain ! *Crébillon* nous ouvre une Scène pleine d'horreur & de Sang, dans ses *Tragédies* ; ceux qui se plaisent à être émus, & come transportés par tout ce que le terrible a d'afreux, n'ont qu'à lire ou à voir représenter, *Atrée*, *Rhadamiste*, & *Electre* : Aussi Mr. de *Voltaire*, ne trouvant plus dans l'Histoire des sujets propres pour le Tragique, a été réduit à en inventer : On peut dire qu'*Alzire*, & *Zaire*, qui est peut être, son Chef d'œuvre, ne sont que des Romans en Vers, assujettis aux règles du Dramatique.

Mr. *Destouches*, Auteur Comique, intéressé par conséquent à doner la préférence à la Comédie, s'est aussi déclaré hautement pour elle ; il fait dire à *Thalie*, dans une de ses Comédies,

Petite Muse badine
Plus utile que ta Sœur,
Ta censure vive & fine
Guérit l'Esprit & le Cœur ;
Le bon goût te rend justice ;
Bien souvent par tes bons mots,
Tu fais détester le Vice,
Et tu corriges les Sots.

Il est vrai que *Thalie*, en tournant en ri-

dicule, certains Vices, come l'Avarice, l'Hypocrisie, &c. a pû contribuer à corriger quelques Persones, qui redoutent plus le ridicule que le Vice même; mais la *Tragédie* peut aussi inspirer la grandeur du Courage, l'Amour de la Patrie, & de la Liberté, & l'horreur pour la Tyranie. Mais après tout, je ne sai si le Théâtre est une bone Ecole pour les Mœurs. *On y done souvent, dit la Motte, des Leçons de Vertu, & des Exemples du Vice.*

Le second Problème que vous me donés à résoudre est celui-ci, *Est-il nécessaire d'être Savant, pour être Poète ou Orateur?* Ce qui done lieu à faire cette Question, c'est qu'on a remarqué que les Homes les plus Savans ne sont pas toujours ni les meilleurs Poètes, ni les Orateurs les plus éloquens. En éfet; il y a une sorte d'étude, & d'érudition, qui remplit la Mémoire, au dépens du Jugement, qui dessèche l'imagination, & n'exerce presque point le Génie. Je ne parle pas ici de la Géométrie, ni de la profonde conoissance de l'Antiquité; ces Sciences ont sans doute leur utilité, mais je ne les crois pas fort nécessaires au Poète, ni à l'Orateur: Les caractères de la Géométrie, sont bien diférens des Figures de la haute Eloquence: Après avoir long-tems médité sur

les Lignes & sur les surfaces, est on plus propre à caractériser les Passions, à parler avec dignité de leurs suites funestes, ou à décrire avec énergie, élégance & harmonie, les beautés de sa Nature, pour nous élever au Créateur? Une étude abstraite nous éloigne des Graces. On regarde ordinairement avec dédain ce qui n'est pas de notre goût, & l'on traite de léger & de frivole, ce qui n'est pas marqué au coin d'une érudition sèche & profonde. Déchiffrer des Inscriptions antiques, ressusciter des noms & des dates, ensevelis dans la nuit des tems, voilà ce qui seul paroît digne d'occuper de Savans Antiquaires. On ne voit pas cependant, que *Démotshènes* ni que *Cicéron*, *Homère*, ou *Virgile* se soient fort appliqués à cette étude. Ils n'étoient pourtant pas ignorans. On voit par leurs Ouvrages, & par la lecture des bons Poètes, & des bons Orateurs, soit Anciens, soit Modernes, qu'ils avoient acquis bien des Connoissances; dont ils ont su faire usage, mais ils ont tourné leurs lumières du côté de leur Art, qu'ils ont éclairé & perfectionné par ce moien.

On ne dit pas que *Dom Calmet*, le Père *Montfaucon*, *Mrs. Daillé* & le *Clerc*, qui étoient très Savans, aient été de grands Prédicateurs. L'Abé d'*Aubignac*, qui avoit fort étudié

étudié les règles du Théâtre, dont il avoit une parfaite connoissance, ne pût réussir à faire une bone *Tragédie*. La Science la plus profonde ne peut doner ce que refuse le Génie; c'est à lui à qui il appartient de mettre en Oeuvre les Richesses que fournit l'Etude: Aussi la plûpart des Prédicateurs se reposent-ils sur leur Esprit, & sur leur Mémoire; ils n'apprennent que ce qu'il faut savoir pour prêcher, & ne sortent guères du Cercle étroit où ils se sont renfermés.

Notre Troisième Question, est, *S'il est plus aisé de faire un bon Plaidoïè, qu'un bon Sermon?* Come je ne suis ni Avocat, ni Prédicateur, je ferai extrêmement court sur cette Demande: Il me paroît seulement qu'il est plus facile de prêcher que de plaider. Le Prédicateur est le Maître de choisir son sujet, & de se préparer. Personne n'ose l'interrompre, quand il parle; il s'adresse à des Auditeurs qui le respectent, & qui se font un devoir de l'écouter. Au lieu que l'Avocat n'a pas le choix de sa Matière; elle est quelquefois stérile, & hérissée d'Epines; il ne plaide plus come autrefois pour la Liberté, & pour la Patrie. Il a à luter contre un Adversaire, attentif à relever tous les endroits foibles de son Discours, & à profiter de ses moindres fautes. Le Tribunal où il parle,

est souvent bruiant & tumultueux ; la plupart des Auditeurs font des Juges à qui rien n'échape ; & qui ne prennent pas des sophismes pour de bones Preuves. On est obligé à repliquer sur le champ à de nouvelles raisons , & à lever des difficultés , qu'on ne peut prévoir. Malgré cela , je crois qu'il est plus difficile de faire un bon Sermon qu'un bon Plaidoié. Un Avocat peut se vanter d'avoir réussi , quand il possède bien son sujet , & qu'il a l'Art de le développer ; lorsqu'il apuie ses motifs sur des Loix claires , ou sur des Autorités respectables ; quand il répond aux Raisons , & aux difficultés qu'on peut lui faire , d'une manière à imposer silence à son Adversaire , & à mettre les Juges de son côté : Si avec cela son stile est net , & précis , s'il fait être à propos touchant , & pathétique , ou fort & nerveux , il a rempli les devoirs de sa Vocation , & son Plaidoié est aussi bon qu'il puisse l'être ; mais un Prédicateur a une charge plus délicate & plus pénible. Il faut persuader & confondre l'Incédule ; émouvoir des Cœurs endurcis , toucher des Pécheurs , qui chérissent leurs Passions , & qui ont vieilli dans l'Impénitence ; il faut flater l'Oreille , pour éclairer l'Esprit ; il faut plaire , pour instruire ; il faut joindre l'Onction à la Dignité ; l'Élé-

gance

gance du Stile , à la Grandeur des Pensées ; plus les Vérités qu'on a à exposer sont importantes & sublimes , plus il faut que le Discours ait de force & de majesté. La Censure des Vices a quelque chose d'amer & de rude , elle révolte nôtre Amour propre ; il faut de l'Art pour la faire recevoir , & pour corriger le Pécheur , sans blesser sa vanité. On est acoutumé à traiter de lieux comuns les plus grandes Vérités ; il faut en faire sentir , l'importance & la nécessité. Je ne parle point ici de la Voix , de la Récitation & du Geste : Je ne sai pourquoi on a plus d'indulgence à cet égard , pour l'Avocat que pour le Prédicateur. Je suis &c.

GENEVE.



LETTRE

De quatre Dames aux Editeurs.

MESSIEURS.

Nous sommes quatre Dames , qui formons la même Societé. Quoique nous ne soions ni du même âge , ni du même Quartier , nôtre intérêt comun nous rassemble presque châque jour de la Semaine. Nous n'en faisons pas un mystère ; soit Amour propre , soit Ambition , nous aimons voir

autour de nous une Cour nombreuse ; les Etrangers surtout sont vus de très bon œil dans notre petite Académie ; aussi ne sommes nous jamais seules. L'un nous remet adroitement un Poulet , pour nous faire conoitre ses Sentimens , l'autre moins timide , nous en fait l'avèu de bouche ; celui-ci vente nos apas ; un quatrième encense notre mérite ; tous à l'envi les uns des autres s'empressent à nous faire leur Cour : Si la vivacité des sentimens pouvoit nous assurer de leur durée, nous n'aurions rien à craindre du tems. Mais, quelle n'est pas la legéreté & la perfidie des Hommes ! *Damon*, qui ce matin, juroit à l'une de nous un atachement inviolable, nous le voions quelques momens après aux genoux de la jeune *Cloé* : *Damon* n'est pas le seul ingrat, le seul perfide ; tous suivent son exemple & nous quittent, sans que nous en sachions les raisons : Quelque soit notre Amour propre, nous ne pouvons pas même nous faire un mérite de leurs Visites passées ; leur désertion ne nous apprend que trop, que l'intèrèt seul les occasionoit. Ils ne se rendoient auprès de nous, que pour profiter de nos Leçons ; une fois instruits de l'Art de plaire, ils portent leurs feux ailleurs, & se fixent même ; ce que nous n'avions pû obtenir d'eux. Nous voilà donc sans Adorateurs ! - Quelle afreuse Catastrophe !

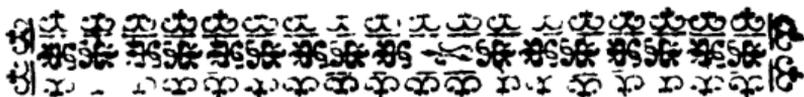
Nous ne fomes cependant pas Filles à nous relèguer dans quelque Cloître.

Au hazard de courir le même risque nous allons tout mettre en usage, pour réparer cette perte. Sécondés, *Messieurs*, nos efforts : Nous vous prions d'insérer cette Lettre dans votre *Journal*, afin que par ce Canal, les Persones qui seront justement pénétrées de nos disgraces, puissent nous aider de leurs avis, & nous indiquer quelque sur moyen pour conserver à l'avenir nos Conquêtes. Nous ne fomes point ingrates; nous vous avons déjà prévenu à cet égard dès le commencement de nôtre Lettre. Nous vous promettons, que si vous nous acordés cette grace, en qualité d'Etrangers nous Quand vous viendrés dans nôtre Ville, venés nous voir, & vous nous trouverés disposées à vous tenir nôtre promesse. En attendant comptés sur la bone foi de

*Vos très humbles & obéissantes
Servantes.*

GENEVE.

PHILANTROPES.



TRAIT D'HOSPITALITÉ.

IL a paru, MESSIEURS, dans votre Journal *, une Pièce fort judicieuse sur l'Hospitalité. Cette Vertu est extrêmement recomandable, & il seroit à souhaiter qu'elle fut plus comune & plus souvent exercée aujourd'hui. Mais nos Mœurs ne sont plus aussi pures que celles des Anciens ; nos Manières, nos Coûtumes ont extrêmement changés., & l'établissement des Auberges, presque par tout, paroît nous dispenser totalement d'un devoir, qui étoit regardé come si essentiel autrefois. On peut cependant faire quelque exception en faveur des Peuples du Nord. L'Hospitalité s'y pratique encore de tems en tems. Les Polonois, qui descendent des anciens *Sarmates*, n'ont pas tout-à-fait oublié les exemples de leurs Ancêtres à cet égard. J'en ait fait une heureuse Expérience, que je vous prie, Messieurs, de doner au Public come un Monument & un Témoignage authentique de ma juste reconoissance.

En

* Voies le Journal de Juillet, 1754. p. 3.

En 1748. une Comission importante m'obligea de partir d'ici * pour me rendre en *Pologne*, dans la Saison la plus rigoureuse. Malgré les Neiges & les Glaces, je fis fort heureusement ma route jusques en *Silésie*. Mais à la portée d'un coup de Mousquet d'un Village appelé *Wilkowitz*, qui est frontière de *Pologne*, ma Chaise se trouva tout à coup tellement embourbée dans une Ornière, remplie de Neige & de Glace, que tous les efforts de mon Postillon & de ses quatre Chevaux, ne purent la faire remuer. Je fus obligé d'envoyer chercher du secours dans le Village, que je venois de traverser. Une douzaine de Paisans, munis de gros Leviers, firent inutilement tout leur possible, pour débarasser ma Chaise. J'étois fort en peine sur le parti que je devois prendre au milieu d'un Grand Chemin, par un Froid des plus vifs, & aux aproches de la Nuit, lorsque deux Inconnus vinrent, avec quatre bons Chevaux, me tirer de cet embaras. L'un d'eux me dit, fort poliment, qu'informé de l'accident qui m'étoit arrivé, il étoit venu avec empressement, pour me donner du secours; & aiant fait ateler ses Chevaux à ma Chaise, elle fut sur le champ dégagée. Après avoir

tèmoi-

* De Bâle.

témoigné ma gratitude à ce généreux Inconnu, pour un service aussi essentiel, je me disposai à continuer ma route. Il m'en empêcha, en disant, que le Chemin jusqu'à *Tarnowitz*, dernière Poste de *Silésie*, étoit très-mauvais, qu'il pourroit m'arriver un accident semblable à celui que je venois d'éprouver, & que je ne pourrois guères espérer de secours, sur-tout dans l'obscurité de la nuit. Il me conseilla donc de retourner à *Wilkowitz*. Je lui demandai s'il y avoit un Cabaret où je pusse loger. Il me répondit qu'oui; que j'y serois passablement bien & qu'il vouloit lui même m'y conduire. Nous arrivâmes à la Porte d'une Maison, de médiocre apparence. Je fus fort surpris de voir à cette Porte, une Dame très-proprement mise, accompagnée d'une autre Femme & de quelques Domestiques, qui portoient des Flambeaux. Cela me fit soupçonner que je n'étois point dans un Cabaret. Je le témoignai à mon Conducteur, qui me répondit que c'étoit sa Maison; qu'il étoit Gentilhomme & Seigneur de l'Endroit, & qu'il s'appelloit le Baron de l'ARCHS. Mon étonnement fut des plus grands, & je m'épuisai à témoigner à M. de *Wilkowitz*, & à Madame son épouse, toute ma reconnaissance.

On me fit entrer dans un Appartement, qui, s'il n'étoit pas magnifique, étoit au moins très-propres ; & l'on servit un fort bon souper. Mes généreux Hotes, qui peuvent être comparés aux Anciens *Hebreux*, pour l'Hospitalité, firent dresser un lit pour moi, dans lequel je me délassai de mes fatigues.

Le lendemain, M. de *Wilowitz*, fit encore mettre deux de ses Chevaux à ma Chaise, jusques à ce que les mauvais Chemins fussent passés. Je partis avec le plus vif regret d'être obligé de quitter si tôt des Persones aussi aimables & aussi bienfaitantes, pour lesquelles je conserverai toute ma vie la reconnoissance la plus parfaite.

B A L E.

R.





O D E

A U B E A U - S E X E .

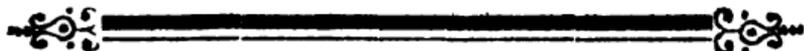
S E X E , qui fait tant de ravages ,
 Et dont les attraits enchanteurs ,
 Excitent par tout des Orages ,
 Et troublent le repos des Cœurs ;
 Quoi que sans Armes , sans défense ,
 Tout reconoit vôte puissance ,
 Même les plus grands Potentats ,
 Et vous pouvez mieux qu'un *Alcide* ,
 Qu'un Héros vaillant , intrépide ,
 Changer le destin des Etats .

Oui , vous recevez des hommages
 Jusqu'aux Climats les plus lointains
 Et les Peuples les plus sauvages ,
 A vôte aspect font plus humains .
 Depuis le Couchant à l'Aurore ,
 Dans l'Univers tout vous adore .
 Tel se déclare contre vous ,
 Qui bientôt fera , par vos charmes ,
 Forcé de vous rendre les Armes ,
 Et de tomber à vos genoux .

Des Maximes de la *Sagesse* ,
 En vain on voudroit s'étaier ;
 Contre une aimable Enchanteresse
 Peut elle nous fortifier ?
 Non , la *Philosophie* austère ,
 Près d'un Objet qui fait nous plaire ,

Opose en vain ses Argumens ;
 En vain ta voix se fait entendre ,
Raison, tu voudrois nous défendre ,
 Mais tes efforts sont impuissans.

Ah ! si tel est vôtre avantage ,
Beau-Sexe , n'en abusis pas ;
 Tâchez de faire un bon usage
 De vos Attraits , de vos Apas ;
 Trop de froideur , d'indifférence ,
 Trop ou trop peu de résistance ,
 Eloigne un Amant , & vous nuit ;
 Et cependant le Temps se passe ,
 La Beauté se ternit , s'éface ,
 Et le Charme s'évanouit.



V E R S

*A Mr. C***** , en lui renvoiant les Oeuvres
 de Mr. de VOLTAIRE , & de Mr.
 d'ARNAUD *.*

D'ARNAUD n'a point ces traits brillans ,
 Qui caractérisent VOLTAIRE ;
 La tendresse règne en ses Chants ,
 C'est-elle aussi qui le fait plaire.
 Ainsi qu'un Aigle audacieux
Voltaire va planer dans le plus haut des Cieux ;
 Il semble , dédaignant la Terre ,
 Aller , d'un vol rapide , au séjour du Tonnerre ;
 Il chante les Héros , les Dieux ,
 Il mesure le Ciel , célèbre la Victoire ;
 Il peint des Conquérans couronnés par la Gloire ,

Le

* *L'Auteur de ces Vers est un Jeune-Homme de
 14. à 15. Ans.*

Le Compas de *Newton* & le Sceptre des Rois,
Sa Muse en rien n'est étrangère.

Plus content de chanter les Bois,
De peindre les Vergers, les Ruisseaux, la Fougère,
D'*Arnaud* s'occupe, *Ami*, d'Image plus légère.

Ainsi qu'une Colombe, échappant de *Cithère*,
Voltigeant suivant ses desirs,
Recherchant les tendres Plaisirs,

D'*Arnaud* nous peint, à l'ombre du *Mistère*,

Des Bergers seduits par l'Amour,

Une jeune & tendre Bergère,

Cédant, succombant à son tour;

Il nous peint des Rives fleuries,

Il chante des faveurs chéries,

Il rend hommage à la Beauté,

Il nous peint la Volupté,

Il fait gloire de sa tendresse,

Immortalise sa Maîtresse,

Par tout il peint le Sentiment.

Ce Sentiment, dont la Tendresse est Mère,

Ce Sentiment seul peut lui plaire;

Content de chanter tendrement,

De faire résonner sa paisible Musette,

Il ne cherche pas ces Aïrs, ces Sons bruïans,

Dont *Voltaire*, en ses Vers, par des traits éclatans,

Fait résonner la Guerrière Trompette.

D'*Arnaud* aussi ne cherche pas.

Cette finesse extrême, ou ces traits délicats,

Qui brillent dans les Chants du Galant *Fontenelle*;

Il ne court point après quelque phrase nouvelle,

Le Cœur conduit sa Plume, il chante ce qu'il sent.

De ces Auteurs l'Esprit conduit la Lire;

Mais pour d'*Arnaud*, si tendre, si charmant,

La simple tendresse l'inspire,

L'Esprit vaut-il le Sentiment?



L'AMOUR ruiné par l'INTERET.

F A B L E.

LE Dieu de l'Intérêt, & le Dieu de l'Amour
Chés certains Partisans se trouvèrent un jour.

L'aventure étoit rare, un même Domicile

Par Eux n'étoit point habité.

Chacun alloit de son côté,

L'un au plaisir; l'autre à l'utile.

Voici, dit l'*Intérêt*, un Enfant bien nipé.

Beaux Traits dorés. Carquois d'ébène,

La Dupe paroît bone, & je suis bien trompé

Si je n'en tire quelque aubeine.

Veus tu, jouër, Fils de *Cypris* ?

J'ai des Bijoux à ton usage.

Par quelque argent prêté, je les reçus en gage :

Bracelets de Cheveux, entourés de rubis;

Bagues de sentimens, qui couvrent un mystère,

C'est autant de Trésors . . . à qui le dites-vous ?

Je connois, dit l'*Amour* le prix de ces Bijoux.

Le Tarif en est à *Cythère*.

C'a, jouïons, *Masse*, un trait, paroli, *masse*, trois :

C'à, le reste de mon Carquois,

Facilement l'*Amour* se pique,

L'intérêt, habile *Matois*;

A bientôt rasié la *Boutique*.

L'Enfant dévalisé s'envole au fond des Bois,

Cacher sa défaite & ses larmes,

Son Empire est soumis à de nouvelles Loix.

L'Intérêt régne seul, & dispose des armées

Dont l'*Amour* usoit autrefois.



À MADEMOISELLE *****
*Qui a rempli les Bouts-rimés du Journal de
 Novembre 1754.*

CES Prez ornés de Fleurs, doux ob-
 jets de tes Vers,
Philtre, n'auront pour moi qu'une grace légère,
 Si je ne puis un jour t'ayant pour ma Bergère,
 Y vivre auprès de toi, sans crainte, sans Travers.
 Heureux alors, heureux quitant mon air Marouffe,
 Content près de mon feu, qu'entretien un Fagot,
 J'aimerois mieux cent fois le plus pesant Sabot,
 Qu'en Ville, loin de toi la plus môle Pantouffe.
 Plut au Ciel seulement que selon mes Desirs,
 Ton cœur fait pour le mien, dans une douce Yvresse,
 Me choisit pour Objet de toute ta Tendresse !
 Tu serois mon Bijou, ma joie mes Plaisirs !

A U T R E.

MUse champêtre inspire moi des Vers,
 Fixe sur quelqu'objet ma Plume trop légère.
 Viens chanter, avec moi les Bois & ma Bergère.
 Plus d'un Sot chantera la Ville & ses travers.
 Laisse un Petit-Maître Marouffe,
 Pour un sage Manan, qui porte le Sabot,
 Je les conoît tous deux, & fagot pour Fagot,
 J'aime mieux un Manan qu'un Monsieur à Pantouffe.
 Regarde ce dernier, de criminel Desirs,
 Lui font passer ses jours dans une afreuse Yvresse,
 Ses Amis n'ont pour lui qu'une fausse Tendresse,
 Il ne goûte jamais de solides Plaisirs.



I M P R O M P T U ,

Par Mad. De S..... à Mr. L****.

POUR vous louer un jour , je fis tous mes efforts ,
 Je charchai vainement des termes affés forts ,
 Enfin , je résolus , dans mon dépit extrême ,
 D'emprunter le secours du *Mensonge* lui-même ,
 Au fond d'un antre obscur , je fûs me transporter ,
 Près de son Trône affreux , j'osai me présenter ,
 Je m'adresse , en ces mots , à sa meilleure Amie :
 „ Daignés me secourir , charmante *Flaterie* ,
 „ Je veux peindre L... j'implore vos Talents ,
 „ Brûlés en sa faveur un précieux encens ,
 „ D'un Pinceau favori , tracés cøtte belle ame.
 „ Je dis , & deses yeux partent des traits de flame ,
 „ Ciel ! dit-elle, aussi-tôt, que me demandez-vous d'
 „ Pourquoi me rapeller un trop juste couroux ?
 „ Hélas ! la *Vérité* , ma cruelle Ennemie ,
 „ Fit l'autre jour aux Hommes son Portrait ,
 Et si beau que la Flaterie ,
 N'y peut ajouter aucun trait.



COUPLETS,

Sur l'Air, *De la Fontaine de Jouvence.*

LE vieux Grégoire par le Vin,
 Chasse tout ennui, tout chagrin ;
 Ainsi que dans l'insolence,
 Il est vif enjoué, badin ;
 Et pour lui ce Nectar divin
 Est la Fontaine de Jouvence.

Doris du ravage des ans,
 Croît pouvoir par des ornemens,
 Effacer la triste influence ;
 Comme si des Colifichets,
 Opéroient les mêmes effets
 Que la Fontaine de Jouvence.

Âh, Mama, me forcerés-vous
 De prendre un Barbon pour Epoux,
 Vous me vantés son opulence ;
 Mais quoi, son Or & son Argent,
 Seroient-ils donc l'équivalent
 De la Fontaine de Jouvence.



AUTRES COUPLETS, Sur l'Air

*C'est Cupidon qui m'inspire
Je cède à ses doux transports.*

POUR les biens de la fortune,
Je ne forme plus de Vœu,
Sans la Blonde, sans la Brune,
Je jouis d'un fort heureux,
Dans l'amoureux esclavage,
Sans passer d'ennuieux jours :
Je m'en tiens à ce breuvage,
Que je chérirai toujours.

Où le plaisir de la Table,
Avec vous mes chers Amis,
Me paroît bien préférable
A tous les charmes d'*Iris* ;
On se laisse dans la vie,
Des objets les plus parfaits,
Mais cette liqueur chérie,
Ne nous lassera jamais.

Viellards foibles & débiles,
Vous dont le nombre des Ans,
Rend les désirs inutiles,
Et les efforts impuissans ;
Oubliés votre misère,
Et calmés votre chagrin ;
Invalides de *Cythere*,
Il vous reste encore le Vin.



E N I G M E.

M On Père est le blond *Apollon* ,
 Ma Mère est celle d'*Ægeon* ,
 J'aime la valeur , le courage ;
 Je me plait beaucoup au carnage ;
 Ma vue imprime la terreur ,
 Je suis l'asile de l'honneur.
 Sous l'un & sous l'autre topique ,
 On me chérit & l'on me craint ;
 Du fond de la Chine au Mexique ,
 J'agite & je mets tout en train ,
 Depuis la Naissance du Monde ,
 Je devint en exploits féconde ;
 Je fais du bien , je fais du mal ;
 J'ai servi le grand *Anibal* ,
Cesar , *Scipion* , *Alexandre* ;
 Tous ces Conquérans , sous mes Loix ,
 Ont forcé le Monde à se rendre ,
 Je soutiens le Trône des Rois.
 A ces traits , tu peux reconnoître ,
 Cher Lecteur , mon nom & mon Etre.

L O G O G R I P H E.

Guidés par la folie , & nourri par l'espoir ,
 Jouets ambitieux d'une vaine avarice ,
 Mille & mille mortels soumis à mon pouvoir ,
 S'exposent tous les jours aux coups de mon caprice ,
 Aveugle en mes faveurs , bizarre dans mon choix ,
 Capricieuse , injuste même ,
 De mes défauts ; malgré le nombre extrême ,
 On veut encore subir mes Loix.

Si

Si ce Tableau sur moi te laisse quelque doute ,
 Pour me montrer *Lecteur* , je prens une autre route.

Partage tout mon Corps en deux ,
 J'offre d'abord le Don que je destine
 A ceux que je veux rendre heureux.
 Ensuite joins mes sept pieds , & combine ,
 Tu trouveras du Créateur

Un œuvre dans lequel écl. te sa Puissance ;

Une Rivière de la *France* ,
 Remarquable par sa grandeur ;

Un Ornement aux Prêtres nécessaire ;

Un Cas honteux qu'on ne fait guère à jeun ;

Dans un Repas un service ordinaire ,

Un Métal autrefois au *Pérou* fort comun ;

Un instrument avec lequel *Orphée*

Sût jadis atendrir *Pluton* ;

De la jalouse & cruelle *Junon* ,

La Rivale , qui fût la plus persécutée ;

Un Prophète fameux , ce qui sert au repos ;

Après le Vin ce qui reste aux Tonaux ;

Une chose fort nécessaire ,

Que tout le monde doit porter ;

Le nom d'un Mortel qu'on révère ;

Un Saint connu dans le Calandrier ,

Un Pais de la *Grèce* ; une Plante qui pique ,

Un Dieu Puissant dont *Zéphire* est le fils ;

Plus une Note de Musique ;

Enfin un Mais *Lecteur* , c'est assez je finis.

Le mot du Logogriphe du Mois de Décembre
 dernier est C A R A C T E R E .



T A B L E.

| | |
|---|------|
| <i>R</i> eflexions sur la Prière du Psalmiste, Seigneur apren nous a bien compter nos jours &c. | P. 3 |
| <i>Le Spectateur XV. Discours.</i> | 19 |
| <i>Extrait d'une Histoire de Genève, par Mr. R. C**.</i> | 33 |
| <i>Essai sur ce Sujet : Quelles sont les qualités qui constituent le véritable Héros ?</i> | 52 |
| <i>Séance publique de l'Académie de Besançon.</i> | 58 |
| <i>Lettre sur les Habitans de l'Amérique.</i> | 77 |
| <i>Reponse à diverses Questions.</i> | 79 |
| <i>Lettre de quatre Dames aux Editeurs.</i> | 87 |
| <i>Trait d'Hospitalité.</i> | 90 |
| <i>Ode au Beau-Séxe.</i> | 94 |
| <i>Vers à Mr. C*****, en lui renvoiant les Oeuvres de Voltaire & d'Arnaud.</i> | 95 |
| <i>L'Amour ruiné par l'Intérêt, Fable.</i> | 97 |
| <i>A Melle. ***** qui a rempli les Bouts rimés du Journal de Nov.</i> | 98 |
| <i>Impromptu, par Melle. De S..... à Mr. L****.</i> | 99 |
| <i>Couplets sur l'Air, De la Font. de Jouvence.</i> | 100 |
| <i>Autres Couplets sur l'Air, C'est Capidon qui m'inspire &c.</i> | 101 |
| <i>Enigmes & Logogripes.</i> | 102 |